

Gustave Baulin
1908-1944
 Directeur de cinéma
 Abattu lors de la libération de Paris

Paris

**REPRODUCTION DU TEXTE
 NON AUTORISÉE
 PAR L'AYANT-DROIT**

¹ Louis Aragon,
*Œuvres poétiques
 complètes*,
 tome 1, Gallimard,
 La Pléiade, 2007.

Louis Aragon, *extrait* ¹
 © Éditions Gallimard

Plaque apposée
 le 31 octobre 2006
 à l'endroit où il est
 mortellement atteint
 par une rafale de
 mitrailleuse,
 au 27 boulevard
 de la Tour-Maubourg,
 7^e arrondissement.

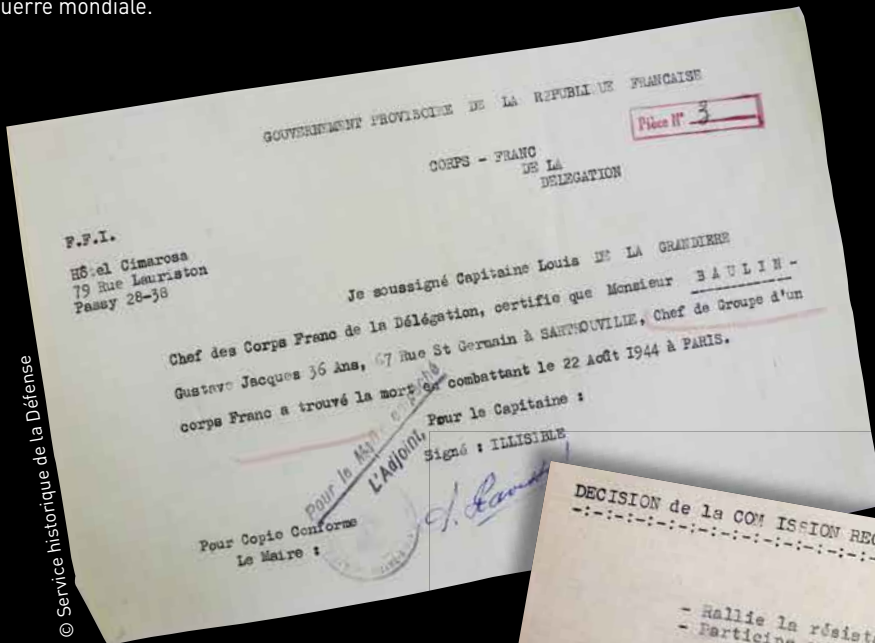


Cl. Carole Rouaud



© Coll. Fondation Jérôme Seydoux-Pathé

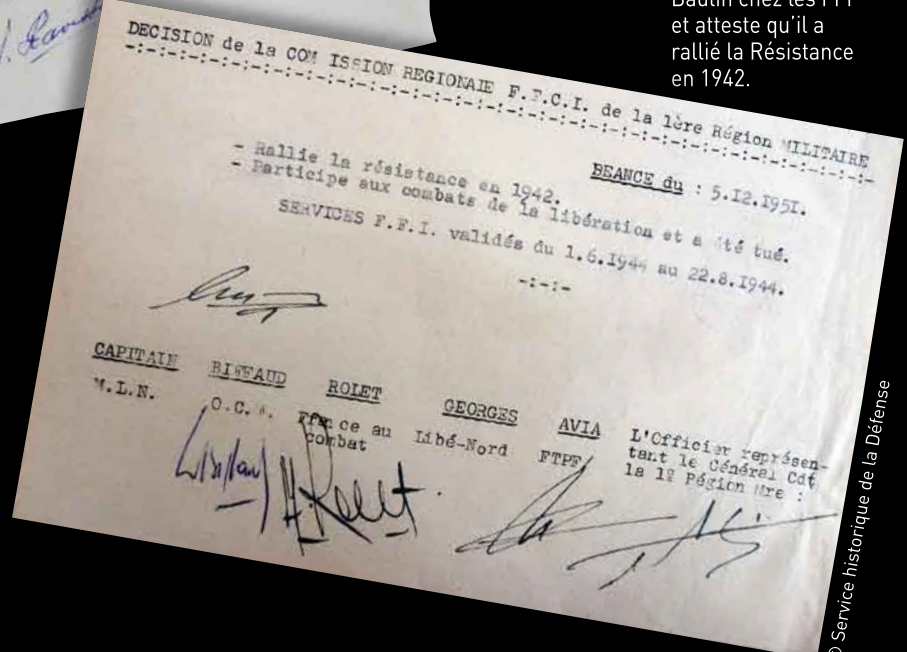
Le cinéma Ermitage-Pathé ouvre en 1930 au 72 avenue des Champs-Élysées. Cette salle prestigieuse de 1200 places projette alors *À l'Ouest rien de nouveau*, Oscar du meilleur film 1930, d'après le succès mondial d'Erich Maria Remarque sur les horreurs de la Première Guerre mondiale.



© Service historique de la Défense

Note FFI.

Le capitaine Louis de la Girandière atteste que Gustave Baulin, mort au combat le 22 août 1944, a été chef de groupe d'un corps franc.



© Service historique de la Défense

Il n'y a pas beaucoup d'hommes libres, écrit Georges Bernanos. Lorsque nous chérissons nos libertés pour les avantages, les bénéfiques et le confort que nous tirons d'elles, nous ne sommes pas vraiment des hommes libres. Les hommes libres, ce sont ceux qui nous ont gagné ces libertés, au prix de leur sueur et de leur sang.

Gustave Baulin est de ceux-là.

Gustave Baulin est né le 14 avril 1908 dans l'Aisne. Il a été marqué par l'âpreté de la Première Guerre mondiale qui a laissé sa ville de Guise exsangue.

A l'âge de dix-huit ans, tout juste marié, il rejoint la région parisienne et, au soir des années 20, il embrasse l'une des grandes aventures du siècle, celle du cinématographe.

Nous sommes à l'époque où s'ouvrent les plus grandes salles parisiennes, l'Ermitage, sur les Champs-Élysées, la Pagode dans le 7^e arrondissement mais aussi des salles moins prestigieuses mais très fréquentées. Il est probable que Gustave Baulin, homme d'une grande activité intellectuelle, dans l'esprit du temps, ait pris part à ce développement. Il est certain qu'il dirigeait une salle de cinéma.

Cet homme jeune s'intéresse aux grands enjeux du temps et montre une délectation particulière pour la chose publique. Il n'est pas surprenant qu'il suive ainsi le défi que partout en Europe le totalitarisme adresse aux démocraties.

Gustave Baulin, qui avait fait son service national en 1928 dans l'infanterie, est réserviste. La mobilisation de 1939 le retient trois mois hors de son foyer où, père de famille nombreuse, il retourne au 67 rue Saint-Germain à Sartrouville. Il a trente-et-un ans.

Sans doute sa passion pour le cinéma n'a pas faibli et, par ailleurs, le cinéma devient pour les Parisiens un lien privilégié. La preuve en est que les chiffres d'exploitation ne cessent de progresser².

Mais sa révolte est plus forte. Après la honteuse débâcle cet homme réagit contre l'occupation et la collaboration. Il voit le cortège des arrestations et des rafles et ce jeune père de quatre enfants décide dès 1942 d'entrer dans la lutte armée. Il est volontaire pour le corps franc. Il intègre le mouvement clandestin *Combat* fondé par Henri Frenay : il y est incorporé en février 1942, agent de renseignement

© Service historique de la Défense

ARMÉE MILITAIRE DE PARIS
DEPARTMENT DE LA SEINE
FICHE DE RENSEIGNEMENTS

NUMERO D'ORDRE 19090

266 HV P-D-1-268

Successant M. (1) BAULIN Gustave Jacques
Grade Chef de groupe de corps franc
de (2) forces françaises libres groupe combat

ETAT CIVIL :
Nom dans les F. F. I. (3) Jacques
Nom d'état civil (4) Baulin Prénoms Gustave Jacques
Né le 14 avril 1908 à Guise Département Seine
Nationalité (pour les naturalisés, indiquer la Nationalité d'origine et la date de naturalisation) Française

Situation de famille (marie, célibataire, veuf, divorcé) :
Profession Directeur cinéma
Domicile actuel (à défaut domicile avant l'entrée dans les F. F. I.) 67 rue St Germain Sartrouville Seine

SITUATION MILITAIRE AVANT L'ENTRÉE DANS LES F. F. I. :

- Appartient à l'Armée active, la Réserve, ou est retraité, ou est déchargé de toute obligation militaire, ou non-mobilisable (rayer les mentions inutiles suivant le cas).
- Arme ou service auquel l'intéressé a appartenu : Infanterie, Artillerie, Cavalerie, Génie, Trains, Intendance, Santé, etc. **Infanterie**
- Services militaires avant l'entrée dans les F. F. I. : grades obtenus avec dates de nomination. **NORMAL à 20 ans Mobilisé en 1939 3 mois**
- Blessures (nature, lieu où elles ont été reçues et dates).
- Désertions et citations (préciser nature et dates). **reparti pour sa mercuriale militaire à titre d'adhésion en août 1966**

T. S. V. P.

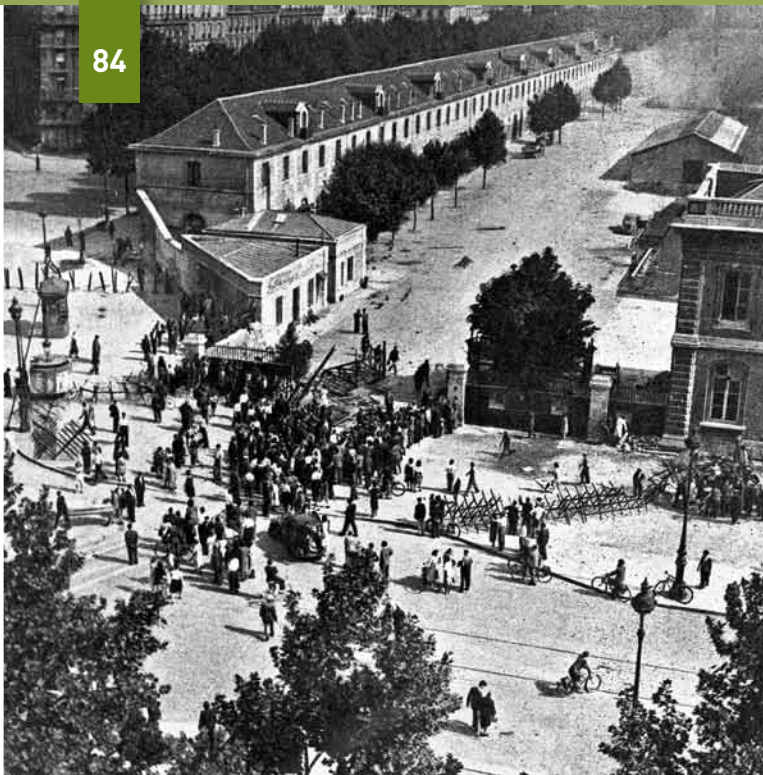
P0 (PH 35 pour l'immatriculation à Londres), et devient chef du groupe Capitaine Louis de la Girandière.

Son activité résistante comporte donc essentiellement du renseignement et de la coordination. Elle le contraint à d'incessants voyages entre Paris et Lyon, capitale de la Résistance en zone libre.

Les trajets ne sont pas moins risqués que les actions. Aragon dira que Lyon en 1943 devient de plus en plus malsain. C'est à Lyon, peu avant son départ que son chef Henri Frenay, le 27 mai 1943, apprendra l'arrestation par la Gestapo de Berty Albrecht, responsable dans le même mouvement. Aragon écrit :

Fiche de renseignements du gouvernement militaire de Paris qui précise que le sergent Baulin est chef de groupe de corps franc dans le groupe FFI Combat.

²La progression de 1941 à 1943 est importante : 915 millions de francs cette année-là, même si « le public est informé qu'aucune manifestation ne sera tolérée pendant la projection des actualités... ». Cf. Olivier Barrot, Raymond Chirat, *La vie culturelle dans la France occupée*, Gallimard Découvertes, 209, p. 88.



Vue aérienne de l'École militaire

fin août 1944.
La foule entoure un char. Gustave Baulin combattit, et fut abattu, dans ce secteur.

REPRODUCTION DU TEXTE NON AUTORISÉE PAR L'AYANT-DROIT

Extrait
©Jean Ristat

Gustave, à Lyon, partageait donc tous les dangers quand ses actions l'y conduisaient. Et pourtant dans ces pérégrinations aventureuses de résistant il est épargné et peut chaque fois retrouver Paris.

Dans les premiers mois de 1944 il rejoint les FFI (Forces françaises de l'intérieur) qui rassemblent des groupes armés de différents mouvements de résistance. Il y est homologué au grade de sergent. Le groupe de Gustave Baulin est alors rattaché à la cellule FFI du 7^e arrondissement. C'est au sein de cette structure qu'il se prépare à un nouveau combat, décisif, celui qui doit libérer la capitale. En effet, depuis le 6 juin le pays, suspendu à la radio anglaise, suit l'avance des Alliés qui ont débarqué en Normandie.

Or, la libération de Paris est un enjeu fondamental que Gustave Baulin n'ignore pas. Comme l'a écrit le général de Gaulle dans son journal : *Dès le front allemand percé en Normandie, la capitale française se trouve tout à coup au centre de la stratégie, et au cœur de la politique.*

Il est essentiel que les armées de la France agissent à Paris avant celles des Alliés et que le peuple de Paris contribue à la défaite de l'envahisseur. La nécessité d'une insurrection fait aussi l'unanimité de toutes les composantes combattantes. L'occupant, bien qu'acculé, est toujours là et d'autant plus redoutable. En témoigne le sauvage assassinat les 16 et 17 août de trente-cinq jeunes dont certains ont à peine seize ans, aux abords et à la cascade du Bois de Boulogne⁴.

Les moyens allemands sont encore très importants. Des chars lourds veillent aux carrefours stratégiques et la garnison, retranchée dans ses points d'appuis, se tient sur le qui-vive.

Dès le 19 août Paris se bat avec courage. Dans les rues, les FFI sont certes pauvres en armes mais riches de la force que leur confère l'exigence de la liberté à recouvrer. Gustave Baulin est parmi eux, en première ligne, accompagné de son fils Jacques, âgé de dix-huit ans.

Le 22 août, à l'appel du colonel Rol-Tanguy, Paris se couvre de barricades. Des engagements sporadiques, localisés mais terriblement violents opposent les insurgés et l'occupant, les insurgés et les miliciens.

Aux Invalides, non loin du siège du « Gross-Paris » le combat se fait particulièrement âpre, la position est fermement défendue par les Allemands. Gustave Baulin avec ses compagnons d'armes s'attache à investir le périmètre formé par la rue Saint-Dominique et du boulevard de la Tour-Maubourg. Il est fauché par une rafale de mitraillette. Très gravement touché, transporté à l'hôpital Laënnec, il décède à son arrivée. Sans connaître la victoire de la libération de Paris le 25 août. Cette victoire à laquelle il avait tout sacrifié.

Comment se souvenir de Gustave Baulin et de ceux et celles connus ou inconnus qui sont morts pour que nous puissions vivre libres ?

Comme l'a dit Pierre Brossolette dans un discours prononcé le 18 juin 1943 à l'Albert Hall de Londres : *Ce n'est pas les plaindre, c'est de les continuer, ce qu'ils attendent de nous, ce n'est pas un sanglot mais un élan....*

Cité à l'ordre de l'armée, Croix de guerre avec étoile de bronze, Gustave Baulin nous fait réfléchir aux valeurs de liberté et de fraternité pour lesquelles il n'a pas hésité à mettre sa vie en jeu.

⁴ Voir, intra « Pierre Alviset », p. 35.

Yves Lamy
1916-1943

Lieutenant, pilote

Jacques Jouniaux
1921-1943

Sergent, mitrailleur

Louis Balcaen
1920-1943
Adjudant,
observateur navigant

Robert Roussarie
1915-1943
Sergent,
radio-mitrailleur

Groupe Lorraine des FAFL¹ Morts à Paris, abattus dans leur bombardier par la Flak

Les meilleurs

La mort parfois ressemble à un éclair d'été.
Dans cette lueur livide et muette, nous voyons
Plus vivement l'ordre des destinées :
Ce sont les meilleurs qui tombent.

De les avoir connus, en vérité,
Chacun de nous se sent plus riche
Hommes, ils étaient nos amis ;
Enfants, vous êtes leurs enfants.

Les cœurs intrépides et purs
Ceux qui exigeaient plus, qui osaient plus,
Ont pris congé sans rien dire
[...]

La terre est plus pleine après leur passage
Ils revivent en d'autres êtres,
Et nous graverons sur leur tombeau :
« Les meilleurs ne nous quittent pas ». ■

Ils ne veulent pas de nos regrets
Ils veulent survivre par notre courage et notre foi,
Ils veulent que dans le cœur des braves
Leur sang continue à couler.

Nordhal Grieg²
Droits réservés

Plaque apposée dès la fin des années 40 (réinstallée le 3 octobre 2006), non loin du crash du bombardier Boston des quatre aviateurs du groupe Lorraine, au pont de Tolbiac 13^e arrondissement.



Cl. Carole Rouaud

¹ Le groupe de bombardement Lorraine a été créé en 1941 en Syrie, par le général de Gaulle au sein des FAFL (Forces aériennes françaises libres) qui disposent du support technique de la Royal Air Force.

² Ce poème manuscrit a été découvert dans la poche de la vareuse d'un aviateur allié abattu au-dessus de Berlin un jour de décembre 1943. L'auteur identifié bien plus tard est le poète norvégien Nordhal Grieg, capitaine d'aviation au cours de la guerre.

Les quatre aviateurs du groupe Lorraine dont l'avion est abattu le 3 octobre 1943 près du pont de Tolbiac.



Le lieutenant **Yves Lamy** (27 ans) pilote le bombardier Boston. Il fait le choix d'écraser l'appareil touché par la Flak allemande dans la Seine pour ne pas toucher des habitations. Il est inhumé à Clichy (Hauts-de-Seine) puis à Mirecourt (Vosges).



L'adjutant **Louis Balcaen** (23 ans) est observateur navigant. Il est inhumé à Clichy (Hauts-de-Seine).



Le sergent **Jacques Jouniaux** (22 ans) est mitrailleur. Il est inhumé à Clichy puis à Saint-Maur-des-Fossés (Val-de-Marne).



Le sergent **Robert Roussarie** (28 ans) est radio-mitrailleur. Il est inhumé à Clichy puis à Bordeaux.

© Service historique de la Défense

« Et pas une fois je n'ai pu regarder ces visages souriants ou sérieux sans me demander pour lesquels d'entre eux c'était un adieu »

témoigne dans la revue *Icare* en 1968, Jeannette Massias, intelligence officer du groupe Lorraine.



Préparation de mission. Des pilotes du groupe Lorraine, en tenue, prêts à décoller, vérifient une dernière fois leur plan de vol.

© Service historique de la Défense



Acte d'engagement n° 00786D dans les Forces françaises libres signé par Yves Lamy en présence de deux témoins.

© Service historique de la Défense



Chargement de bombes (jusqu'à 900 kg) sur un Douglas Boston du groupe Lorraine. Le blason avec la croix de Lorraine, choisie par le général de Gaulle pour incarner la France libre, est peint sur la carlingue. Sur la bombe, un message : « Casse-croûte pour Hitler ».

© Service historique de la Défense

Plusieurs résistants dont nous avons évoqué les combats entre 1940 et 1945, tels Georges Paulin, Simone Michel-Lévy, Robert Desnos ou Louise Pétron ont joué un rôle important dans la transmission de renseignements vers Londres en œuvrant au sein ou en relation avec des réseaux spécialisés. Prouvant que les renseignements sont déterminants pour les Alliés : il était indispensable de connaître non seulement les installations militaires de l'occupant mais aussi la géographie des zones industrielles où les entreprises françaises participaient, par leur production, au renforcement de la machine de guerre nazie.

En rendant hommage aux aviateurs du groupe Lorraine qui ont perdu leur vie à Paris (deux d'entre eux étaient d'ailleurs franciliens), nous montrons également l'intérêt de l'action conjuguée des résistants « de l'intérieur » et de ceux des Forces françaises libres.

Il faut s'imprégner de l'état d'esprit des jeunes gens qui s'étaient expatriés et se trouvaient en Grande Bretagne pour continuer le combat. Sans autre mandat que celui de leur conscience chacun entre en Résistance. Le destin allait les réunir au sein du groupe de bombardement Lorraine.

C'est ainsi qu'Yves Lamy, vingt-quatre ans en 1940, réussit à gagner l'Angleterre où il suit, dans les écoles de la Royal Air Force (RAF), une formation intensive au métier de pilote. Affecté au groupe Lorraine au Moyen-Orient en 1941, il rejoint la Grande-Bretagne au sein de cette même unité opérationnelle.

Louis Balcaen, qui a rallié les Forces aériennes françaises libres en octobre 1940, à vingt ans à peine, effectue différentes missions au Moyen-Orient comme observateur navigant avant d'être affecté au groupe Lorraine, en avril 1943.

Jacques Jouniaux, arrivé en Angleterre dès juin 1940, à l'âge de dix-huit ans, aura pareillement suivi l'entraînement des écoles de la RAF pour être intégré mitrailleur dans le Squadron 342 Lorraine.

Robert Roussarie, enfin, a rallié les FAFL en Syrie, à vingt-quatre ans. Il participe dès 1941 aux missions du groupe Lorraine au Moyen-Orient, en qualité de radio-mitrailleur. Il suit également son unité lorsque celle-ci se trouve rapatriée au sud de l'Angleterre, en octobre 1942.

Fin septembre, voici trois semaines que le groupe Lorraine s'est établi au camp de Hartfordbridge, trois semaines que les pilotes se morfondent. Enfin, à l'aube du 3 octobre 1943, un briefing du lieutenant-colonel de Rancourt annonce une opération d'importance : l'attaque de la centrale électrique de Chevilly-Larue, au sud de Paris³.

Les douze Boston sont prêts à prendre l'air. Parmi les équipages, l'émotion est grande : Paris que nous n'avons pas vu depuis des années, songe le capitaine navigateur de la mission, un certain Pierre Mendès France⁴. Paris occupé par les Boches ! Nous allons respirer l'air de Paris. Revoir ses maisons, ses rues, ses ponts, ses coupoles... On va à Paris !⁵

Pourtant, à la veille de leur intervention l'éternel débat renaît, relaté par Mendès : Avons-nous le droit de bombarder des Français ? Nos pères pendant l'autre guerre ont bombardé Lille et nous leur avons reproché d'avoir épargné Briey... et puis, si nous n'allons pas sur la France, d'autres aviateurs alliés iront à notre place, viseront-ils l'objectif avec autant de soin, de scrupule, d'inquiète minutie ?⁶

En effet, à côté du briefing général, les jeunes aviateurs ont droit à un « briefing spécial » du leader Pol Charbonneaux : Bien éviter les maisons ouvrières, si l'objectif ne passe pas exactement dans vos visées ne tirez pas, revenez avec vos bombes plutôt que de risquer de tuer inutilement des Français⁷.

³ « La destruction de la centrale de Chevilly-Larue, 3 octobre 1943 », article du site www.france-libre.net.

⁴ www.france-libre.net, *ibid.*

⁵ Pierre Mendès France, *Liberté, liberté chérie (1940-1942)* suivi de *Roissy en France, récit du vol du Groupe Lorraine*, Fayard, 1977.

⁶ Pierre Mendès France, *La Nef*.

⁷ Œuvres complètes de Pierre Mendès-France, tome 1 : *S'engager 1922-1943*, Gallimard, 1984.

Avec précision, leur commandant, le colonel Henri de Rancourt, leur avait dit : *Je vous recommande la plus grande attention, non loin de l'objectif se trouvent des cités ouvrières du Chemin vert. Il ne faut pas les toucher, à aucun prix.*

Par ailleurs, les jeunes Français ont été entraînés par le RAF et le groupe Lorraine a développé depuis plusieurs mois la technique de bombardement en vol rasant qui assure un tir de grande précision mais rend les avions plus vulnérables à la défense antiaérienne.

La mission demande précision et technicité. Les équipages doivent détruire un objectif circonscrit, difficile à trouver et à attendre sans disperser les bombes.

Tract.

Avant chaque départ, les aviateurs doivent vider leurs poches et remettre à leur intelligence officer tous leurs effets personnels. S'ils étaient pris par l'ennemi, rien sur eux ne doit permettre de les identifier, de connaître leur unité ou donner une information militaire.



N'oubliez pas de vider vos poches avant de partir en opérations.

© DR / Avec autorisation de la revue Icare

Il s'agit de frapper au cœur la centrale électrique, et singulièrement ses transformateurs qui alimentent le chemin de fer Paris-Orléans, qu'un important convoi allemand doit emprunter. Mais encore faut-il réussir à parvenir sur zone, en évitant les batteries côtières de la DCA (défense antiaérienne), en louvoyant entre les lignes à haute tension qui rendent le vol en rase-mottes particulièrement dangereux...⁸ Avant que de pouvoir espérer regagner l'Angleterre. Le retour sera protégé par

sept groupes de chasse britanniques qui attendront les Français, au nord de Beauvais. Dans l'un d'entre eux se trouve le commandant Bernard Dupérier dont le nom a été donné à une esplanade de la capitale (16^e arrondissement) en 2001.

Toute la journée du dimanche est consacrée à la préparation de l'opération. En fin d'après-midi, le raid est enfin lancé : les avions décollent, quatre par quatre. Et bientôt, c'est avec une vive émotion que les hommes aperçoivent la côte, sous un grand soleil, entre Dieppe et Le Tréport : *Cette ligne sombre et vague qui, peu à peu, émerge au-dessus de l'horizon, c'est la France*, rapportera Pierre Mendès France, porte-parole de ceux qui n'ont pas survécu à l'opération mais devaient partager la même émotion. *Comme chaque fois, le cœur battant, je vois se dessiner la figure toujours nouvelle, toujours émouvante, de la patrie dont je suis privé depuis si longtemps.*

Le vol en rase-mottes effraie les vaches, qui se mettent à courir. Il faut surveiller sans arrêt les lignes à haute tension. La formation s'étire dans la direction de Mantes, elle enfile la vallée de Chevreuse. La DCA allemande ne l'a pas encore repérée.

*Soudain, on aperçoit les grandes cités de la banlieue parisienne ; à gauche, la prison de Fresnes ; à droite, au loin, l'aérodrome d'Orly. Mendès France aimerait bien prendre le temps d'admirer la tour Eiffel, mais il ne peut pas se laisser distraire, ne serait-ce qu'une seconde. Il s'apprête à donner le signal du bombardement*⁸. Un à un, chacun des avions lâche quatre bombes ; un orage de fer et de feu strie bientôt le ciel tandis que les équipages des groupes suivants, pris à partie par la Flak⁹, contemplant les premiers dégâts : explosions, incendies, courts-circuits dans le réseau des câbles, gros nuages de fumée, et soudain, une immense gerbe de flammes orange¹⁰.

C'est totalement acquise à la discipline exigée par le briefing et consciente des risques que l'équipe du Boston pilotée par le capitaine Lamy s'est engagée dans cette mission. La preuve en est par l'attitude ressortant du récit diffusé par la BBC le 28 octobre 1943 : *Ils donnaient l'impression effarante et saisissante, dans la légère brume qui flottait ce jour-là, d'exécuter un atterrissage tant ils volaient près du sol pour effectuer leur lâcher*¹¹.

L'opération était difficile et dangereuse¹² : les aviateurs français ont pris des risques exceptionnels,

⁸ Pierre Mendès-France, *La Nef*.

⁹ Canon antiaérien allemand.

¹⁰ Cf. Pierre Mendès-France, *ibid.*

¹¹ Rapport de Robert Prigent qui se trouvait à quelques centaines de mètres de Chevilly-Larue lors du bombardement.

¹² Jean-Denis Bredin, *Pierre-Isaac Mendès France, levez-vous !*, Fayard, 2002.



© Christian Dieppedalle

Le Douglas Boston III est touché au flanc alors qu'il s'apprête à bombarder la centrale électrique de Chevilly-Larue. Le capitaine Lamy suit la consigne : éviter les habitations et donc guider l'appareil en perdition vers la Seine.

Épave du Boston. Cette photo parue dans le numéro 44 de la revue *Icare* (Hiver 1967/68) doit provenir des services de propagande allemande. Des officiers nazis assistent en effet à la remontée de l'épave de l'avion totalement disloqué par le choc avec l'eau du fleuve.



© DR/Avec autorisation de la revue *Icare*

Lamy



© Service historique de la Défense

Commémoration au pont de Tolbiac. Photoreportage du service d'information des armées du 18 juin 1952. Devant la plaque dédiée aux aviateurs morts dans leur Boston, lors de la levée du drapeau, en présence du général Valin qui fut le commandant des FAFL à Londres.

ralentissant la vitesse, descendant aussi bas qu'il se peut sous les tirs nourris de la DCA.

La mission est accomplie mais, hélas, seize victimes civiles ont succombé sous les bombes, et très vite il apparaît que deux avions ont été sérieusement touchés... Et on ne peut les attendre. L'un d'eux, celui du lieutenant Lucchesi, réussira à se poser entre Creil et Beauvais et son équipage sera capturé.

Las, il n'en va pas de même pour le Boston du lieutenant Lamy. Gravement endommagé, les deux moteurs stoppés, le bombardier perd peu à peu de la hauteur. Aucune chance de retour, pas même celle de se poser. Lamy, lucide, n'a plus qu'à exécuter la consigne : plonger dans la Seine pour éviter la destruction de maisons. A l'approche du pont National et du pont de Tolbiac, l'avion, déséquilibré, érafle une ligne d'arbres courant

le long de la rive gauche, heurte un sémaphore de la gare d'Austerlitz, et une aile brisée, totalement déporté, pique, deux cents mètres plus loin dans le fleuve, où il explose.

Les sauveteurs réussissent à repêcher la carcasse métallique. Un des occupants est carbonisé, les trois autres mourants succombent très vite.

Les avions indemnes retournent vers les falaises..., en ondulant sans cesse pour ne pas être attaqués de dos.

Ainsi disparaissaient Yves Lamy, Louis Balcaen, Jacques Jouniaux et Robert Roussarie dans le feu des combats pour notre liberté.

France Bloch-Sérazin

1913-1943

Chimiste
Décapitée à Hambourg

Quand ils l'eurent bien battu
Et fouaillé et humilié
Quand ils l'eurent jeté nu
Aux molosses de la nuit
Alors il sut qu'il était libre
L'homme lança son chant royal
À la face des monstres
Et des étoiles enchaînées. ■

¹Poème paru dans
Henri Pouzol,
*Anthologie de la
poésie euro-
péenne concen-
trationnaire*,
FNDIRP - Presses
universitaires de
Reims, 1995,
p. 237.

Pierre Genty,
*Neuengamme, juin 1944*¹.
Droits réservés



Plaque apposée
le 4 décembre 2008
au 1 avenue Debidour,
où elle avait installé
son laboratoire
d'explosifs clandestin,
19^e arrondissement.

La carte d'identité de France établie le 17 avril 1940. Suite à la promulgation de la loi du 3 octobre 1940 portant sur le statut des juifs, le document est tamponné du mot « JUIVE », interdisant l'accès à quasiment toutes les fonctions publiques.

1939, France et Frédéric Sérazin. Ils viennent de se rencontrer à la section du 14^e arrondissement du Parti communiste. Frédo travaille alors comme ouvrier-tourneur à l'usine automobile Hispano-Suiza à Paris. Il est syndicaliste CGT. Ils se marient le 13 mai 1939.



France Bloch dans le bureau de son père, l'écrivain Jean-Richard Bloch.



Concernant les femmes en résistance, il y a une évidence : *Si les circonstances et les motifs de l'engagement sont variés, le but poursuivi est le même et partant d'horizons différents rapproche [...]. L'intellectuelle, l'ouvrière, la paysanne, l'étudiante, l'enseignante, la commerçante, la ménagère, sans que comptent entre elles les différences de milieu, d'éducation, de fortune ou d'âge².*

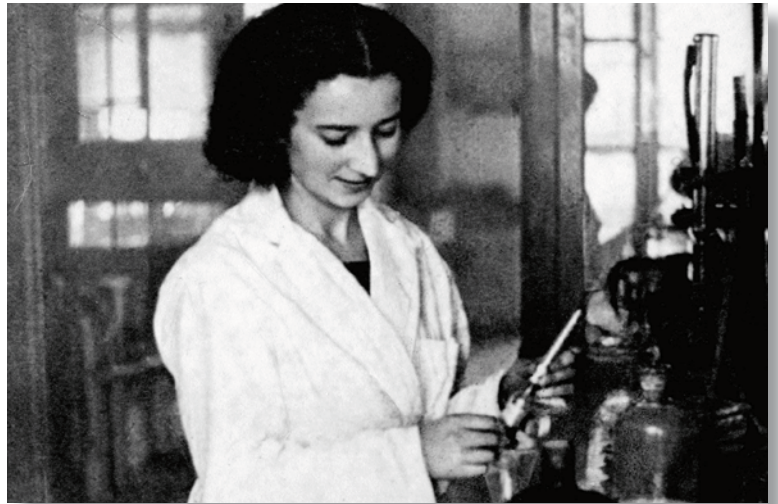
La jeune femme dont nous évoquons le combat pour la liberté et la dignité des hommes était chimiste.

France Bloch est née à Paris en février 1913 à la veille de la Grande Guerre, au sein d'une famille juive française de la bourgeoisie intellectuelle : son père est l'écrivain Jean-Richard Bloch, sa mère est la sœur du futur académicien André Maurois.

La situation socio-économique, le contexte culturel dans lequel elle est élevée favorisent l'épanouissement d'un caractère indépendant et d'une indéniable intelligence. La jeune France Bloch, brillante élève, pourra donc poursuivre des études supérieures et ainsi organiser sa vie, libre de toute tutelle. A vingt-et-un ans elle est licenciée en physique-chimie. Elle intègre alors, en 1934, le laboratoire du professeur Urbain à l'Institut national de chimie, situé encore aujourd'hui rue Pierre-Curie dans le 5^e arrondissement. Les directeurs de son laboratoire la proposent pour une bourse à la caisse des recherches. C'est là qu'elle se lie d'amitié avec Marie-Elisa Nordmann, qui travaille alors en Sorbonne.

France n'a pas eu un engagement idéologique précoce, mais le milieu familial a éveillé chez elle un évident intérêt et de l'inquiétude pour les bouleversements qui transforment l'Europe. De plus, dans son esprit la misère est un scandale. Elle retient de Peguy : *la société manque à sa vocation aussi longtemps qu'un seul homme est tenu sciemment dans la misère.*³

Mais le parti-pris idéologique lui paraît stérile sans actions et l'efficacité de l'action demande l'intégration dans un groupe organisé. En 1936 elle adhère au Parti communiste français (son père est lui-même un antifasciste reconnu). Le nazisme glorifié en Allemagne la révolte. Lors du déclenchement de la guerre d'Espagne elle ne comprend pas l'absence d'intervention de la France. Confortée dans son en-



© Roland Séràzin

gagement, elle fera partie de ceux qui dénoncent les accords de Munich (sept. 1938) et des quelques communistes qui en août 1939 seront opposés au Pacte germano-soviétique.

A la section du 14^e arrondissement du parti communiste Français elle rencontre Frédéric Séràzin ouvrier-tourneur qui est responsable syndical. Quand ils s'épousent en 1939, il est déjà père d'une fille, Éliane. Roland naît l'année suivante.

En février 1940, le Parti communiste français est interdit. Son mari est arrêté et emprisonné⁴. Le 2 avril 1940 la police a perquisitionné chez sa sœur Marianne et son beau-frère Gérard Milhaud mais, elle, n'est pas inquiétée. Conséquences de la défaite et de l'Occupation des mesures discriminatoires interviennent : France est victime du statut des juifs promulgué le 3 octobre 1940 par le régime de Vichy. Elle se voit interdire d'exercer dans un institut d'Etat et est congédiée de son laboratoire. Elle donne cependant des cours au collège privé Sévigné où elle fut élève en classe de 2^{de} et de 1^{re}⁵.

Février 1938, France Bloch dans son laboratoire de l'Institut de Chimie où elle se consacre à ses recherches (chimie organique, étude des thioacides, spectrographie Raman et infra-rouge) sous la direction des professeurs Marquis et Urbain.

² Cf. Amicale de Ravensbrück et Association des déportées et internées de la Résistance (coll.), *Les Françaises à Ravensbrück*, Gallimard 1965, p. 28.

³ Cf. Charles Péguy, « De Jean Costes », in *Cahiers de la Quinzaine*, cité par Alain Finkielkraut, *Nous autres, modernes*, Ellipses, 2005.

⁴ Interné en mars 1940 dans un camp pour « agitateurs » puis envoyé sur le front italien, il est finalement emprisonné à Sisteron.

⁵ Elle y côtoie la jeune surveillante Suzanne Mathieu, qui a reçu le titre de Juste des Nations, pour avoir sauvé et placé plus de quarante enfants juifs, dans le cadre du réseau Wizo (femmes sionistes).

France est tenace. Déterminée, elle noue dès l'été, des relations avec les tout premiers groupes armés de l'Organisation spéciale qui se structurent, aux côtés de Dumont et de Pierre Georges⁶. Le combat armé est engagé surtout à Paris où la guérilla urbaine s'organise.

Dans la Résistance, les femmes sont peu nombreuses à participer directement à la lutte armée mais elles y sont indispensables dans des domaines divers. La riche contribution de France dans la lutte le prouve. Les premiers actes des résistantes sont la diffusion de tracts antiallemands, puis celle de littérature clandestine contre l'occupant. Aussi installe-t-elle une ronéo dans sa cave. Elle compte également parmi les femmes précieuses dans les services « techniques » où les compétences des spécialistes sont indispensables aux combattants : l'expertise de chimiste de France Bloch-Sérazin est requise. Elle a installé (avenue Debidour) dans l'appartement du résistant allemand Théo Kroliczek un laboratoire dans lequel elle fabrique des explosifs et détonateurs, et aussi des poisons⁷.

France en 1942.

Elle est arrêtée le 16 mai 1942. Interrogée par le commissaire Hénoque, elle est transférée le 20 au dépôt de la préfecture de police de Paris où est prise cette photo. Elle est alors « Consignée politique provisoire ».



© Roland Sérazin

Son amie, Marie-Elisa Nordmann, contrairement à toutes les règles de sécurité, rencontre fréquemment France pour lui apporter du mercure et des produits chimiques volés dans son laboratoire de la Sorbonne. Elle est certainement soupçonnée car le 16 mai 1941, à 5 heures du matin son appartement est mis à sac.

Marie-Elisa Nordmann a rappelé les activités de France qui allaient encore au-delà de la production de ces armes essentielles : *France avait parfois dans son appartement des stocks de dynamite et de cheddite, différents stocks d'armes. Elle*

n'hésitait pas à participer aux actions armées lorsqu'il manquait un partisan : aussi se joignit-elle à l'attaque d'une cartonnerie à Saint-Ouen qui travaillait pour les Allemands ; de même, elle accompagna les premiers F.T.P. qui dynamitaient les voies ferrées, sous prétexte de vérifier la qualité de son explosif⁸.

Les premiers bénéficiaires des grenades furent les Bataillons de la Jeunesse, bras armé des jeunes communistes, chapeautés entre autres par Frédo et dont le commissaire politique national était Albert Ouzoulias. Ils constitueront jusqu'au 1^{er} trimestre 1942 le fer de lance de la lutte armée du département de la Seine : 85 % des attentats identifiés leur sont attribués. Mais cette production pourvoit aussi bien d'autres réseaux.

Malgré le danger, à l'instar d'autres résistantes, France, avec audace, infiltre des services nationaux. Ainsi au début de l'année 1941, sous un faux nom, elle intègre le Laboratoire d'identité judiciaire de la préfecture de police de Paris et y travaille jusqu'en mai 1942.

France Bloch-Sérazin poursuit sa lutte sans état d'âme, en mesurant parfaitement les risques encourus en raison de l'efficacité de la chasse à l'homme instaurée par la Gestapo et la police de Vichy. Le 11 février 1942 elle est quai de la Rapée lors de l'arrestation d'Yves Kermen. Suite à l'interrogatoire d'Yves et de Mirette Must un rapport de filature de la préfecture de police de Paris relate : *la femme qui se trouvait au rendez-vous avec les deux hommes, le même jour, à 16 heures. Les recherches ont permis d'identifier celle-ci comme étant la nommée Sérazin... en fait résidant chez sa sœur 11 rue Monticelli....*

Malgré toutes les précautions, le 16 mai 1942, France Bloch-Sérazin, arrêtée par la police de Vichy est conduite à la prison de la Santé. « Marijo »⁹ sa voisine de cellule à la Santé rappelle son souvenir : *c'est une jeune chimiste... Elle alliait à une très grande énergie et une grande force de caractère, la plus fine, la plus délicate douceur féminine... Petite amie qui aimait tant la vie...*

Elle reste emprisonnée quatre mois avant de comparaître devant un tribunal militaire allemand¹⁰.

⁶ Pierre Georges, résistant plus connu par son pseudonyme *Colonel Fabien*.

⁷ Cf. intervention de Marijo Chombart de Lauwe, colloque « Les femmes dans la résistance », Berlin, 2001. Actes publiés aux éditions Tallandier, 2003.

⁸ In Ania Francos, *Il était des femmes dans la Résistance*, Stock, 1978. Et cf. AREI-*Cahiers de la Résistance*.

Paul Tillard, raconte aussi au journal *Ce soir* en nov. 1946 : *en février 1942, je la retrouvai à l'angle du boulevard Magenta.*

Elle me fut présentée par un responsable des Francs-Tireurs parisiens. ... Je compris ce jour-là que les bombes qui éclataient dans Paris, c'était France alias « Claudia » qui les fabriquait.

⁹ De son état civil : Marie-José Chombart de Lauwe, rescapée des camps de déportation.

¹⁰ Lors du procès aucun avocat français n'a été autorisé à assurer leur défense.

© Coll. FNDJRP

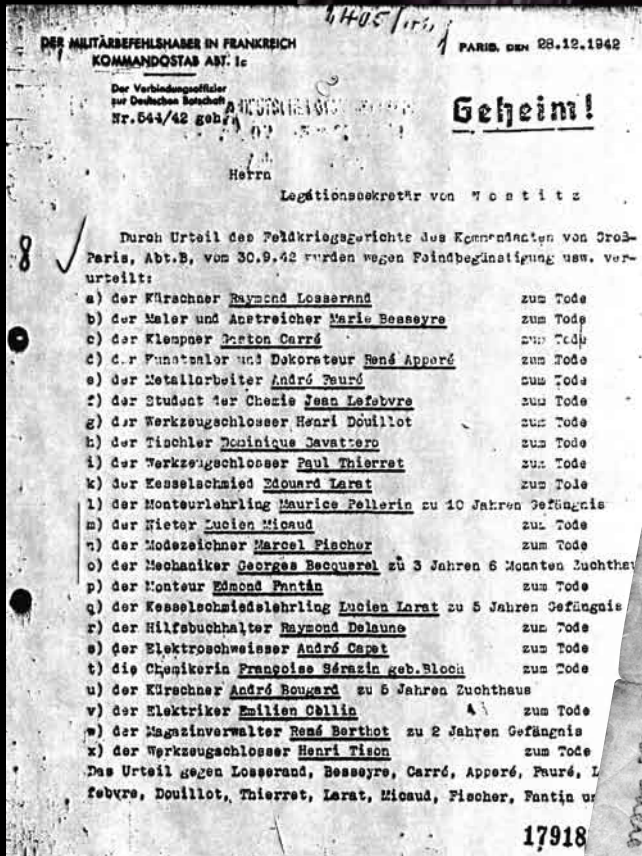


Condamnation à mort.

Ce document allemand classé secret (*Geheim!*) daté du 28 décembre 1942 établit la liste des condamnés à mort du 30 septembre déjà exécutés mais indique que « Françoise Sérazin » bénéficie d'un sursis du fait de sa demande en grâce en cours.

Prison de la Santé, (cliché de 1946).

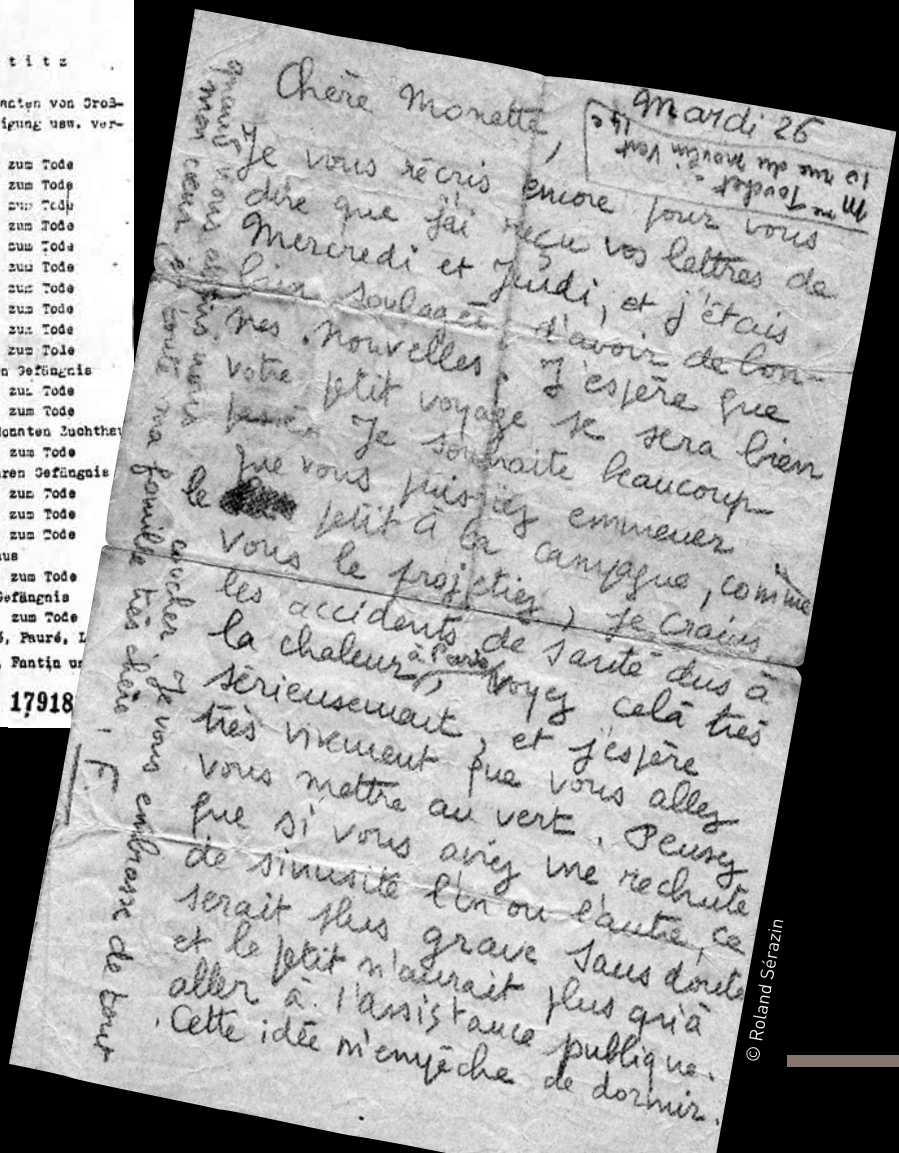
France y subit des interrogatoires mais dans une lettre datée du 26 mai remise à Antoinette Touchet grâce à la complicité de policiers, elle reste réservée : « J'ai été interrogée hier toute la journée par les Français. Nous sommes 12 femmes dans une cellule. Il y avait normalement de la place pour 2. L'atmosphère est très sympathique mais il y a des punaises, des poux, des souris. Ne vous en faites pas pour moi, cela va très bien ».



© Roland Sérazin

Lettre datée du 26 mai 1942.

France Bloch-Sérazin, incarcérée à la prison de la Santé demande à Monette (Antoinette Touchet) qui garde son fils âgé de 2 ans, de prendre soin de sa santé car l'idée que son fils aille à l'Assistance publique, ou ne soit trouvé par la police pour exercer une pression sur elle, l'empêche de dormir.



© Roland Sérazin

Dernière photo de France.
Le 12 février 1943 à Hambourg. Elle est décapitée le soir même à 21 heures.



© Roland Sérazin

Plaque à Hambourg.
En février 1988, à l'initiative du journaliste Hans Zorn, une plaque commémorative est apposée par la Ville de Hambourg, dans le parc Planten und Blomen, sur le mur qui entoure la prison où France a été exécutée.



FRANCE BLOCH-SÉRAZIN

* 21. Februar 1913

† 12. Februar 1943



SUZANNE MASSON

* 10. Juli 1901

† 1. November 1943

Diese beiden französischen Frauen wurden wegen ihres Widerstandes gegen die nationalsozialistische Gewaltherrschaft im besetzten Frankreich in diesem Gefängnis mit dem Fallbeil enthauptet.

© Roland Sérazin

Comme la plupart des femmes incarcérées pour faits de résistance, elle est mise au secret en division punitive, enchaînée jour et nuit, interrogée, avec dans l'isolement de sa cellule la hantise probable de nouveaux interrogatoires... Il faut tenir. Un soir de fin septembre 1942, réintégrant sa cellule au retour de son procès qui se tient à l'hôtel Continental, elle reçoit un accueil extraordinaire. Marijo écrit : *Toute la division entonna la Marseillaise avec tant de force et d'âme que les Allemands ne songèrent même pas à nous punir.*

Comme dix-huit membres sur vingt-trois de ses compagnons du groupe Raymond Losserand elle sera condamnée à mort mais tandis qu'eux seront immédiatement fusillés, France Bloch-Sérazin est déportée en Allemagne. France est pourtant lucide. Elle se sait condamnée d'avance. En tant que juive, communiste et terroriste. Elle est transférée à la prison de Fresnes le 13 octobre puis déportée NN (*Nacht und Nebel*) via Karlsruhe, où elle reste huit jours, puis Hambourg, pour être finalement internée le 10 décembre dans la forteresse de Lübeck. Au milieu de ses sœurs de misère elle montre une force d'âme, une fermeté inébranlables. Cylo Lignel, sa sœur de relégation, en a laissé un émouvant témoignage, comme ultime trace.

Trois mois après son arrivée en Allemagne elle est transférée de Lübeck à la prison de Hambourg-Wallanlagen. Une inquiétude permanente l'habite : le sort de Frédo et le devenir de leur enfant. Elle mourra avant son mari. Frédo sera assassiné par la Gestapo en 1944¹¹.

Le 12 février 1943, un procureur lui signifie la sentence : la mort par décapitation, exécutoire le soir même ! Elle n'a pas trente ans. Son corps sera remis au crématorium d'Ohlsdorf, l'urne inhumée au cimetière de la commune¹².

Les derniers mots qu'elle adresse aux siens au seuil fatal sont, à l'image de son parcours, forts et courageux :

Ce soir, je vais mourir, à 9 heures, on m'exécutera. Beaucoup de camarades vous renseigneront sur ce qu'a été notre, ma captivité. Ce que je veux, c'est vous dire au revoir. Je meurs sans peur. Je serai très forte jusqu'au bout, je vous le promets. Je suis fière de tous ceux qui sont déjà tombés, de tous ceux qui tombent chaque jour pour la libération. Je vous demande à tous d'entourer maman et papa, de rester près de Frédo, de m'élever mon fils adoré. Il est à vous tous [...] J'ai eu des amis et un amour, vous le savez, et je meurs pour ma foi. Je ne faillirai pas. Vous verrez tout ce que je ne verrai pas. Voyez-le, et pensez à moi sans douleur. Je pense à vous tous. Je vous aime, mes amours, mes chéris, mon Roland.

De ce *cri* le plus puissant dit le poète, l'avenir garde l'accent et, au cours des générations à venir, le nom de France Bloch-Sérazin évoquera ce que le patriotisme républicain aura donné de plus pur.

¹¹ En mars 1941 Frédo, s'étant évadé de la prison de Sisteron avec deux truands, rejoint Paris. Repris le 28 avril il est incarcéré à la prison de la Santé. En août 1941 il est transféré au camp de Choisel (Châteaubriant) puis en 1942 au camp de Voves (Eure-et-Loir). France peut le voir le 13 mai, elle a planifié son évasion (pour le 18) mais elle est arrêtée avant. Fin 1943, Frédo Sérazin ayant encore réussi à s'évader, entre dans la clandestinité. Le 15 juin 1944 il est abattu par un policier allemand après avoir été torturé.

¹² Informations données par le journal *Tageszeitung Hamburg* du 12 février 1993. Les cendres rapatriées d'Allemagne sont inhumées avec celles d'autres victimes au cimetière de Struthof.

Louis Robert Pelletier

1889-1941

Journaliste, homme politique,
agent secret

Fusillé à Châtenay-Malabry

Étienne Pelletier

(son fils)

1922-1944

Étudiant
Exécuté à Bade

Seigneur Dieu, rendez-moi les nuits de mon enfance.

Les nuits où je rêvais après avoir prié,

De servir votre gloire et le peuple de France...

Jésus, pardonnez-moi, j'ai longtemps oublié.

[...]

Solitaire et vaincu, sans force et sans espoir,

Mes jours se sont enfuis entre mes doigts avides,

Comme le vin s'écoule aux fentes du pressoir.

Ce que j'aimais est mort, on m'a renié peut-être.

[...]

Je suis sur le parvis le publicain qui pleure.

La très folle brebis qu'on appelait en vain.

[...]

Seigneur, ayez pitié, que votre main m'effleure

[...]

Et je me lèverai pour travailler encore.

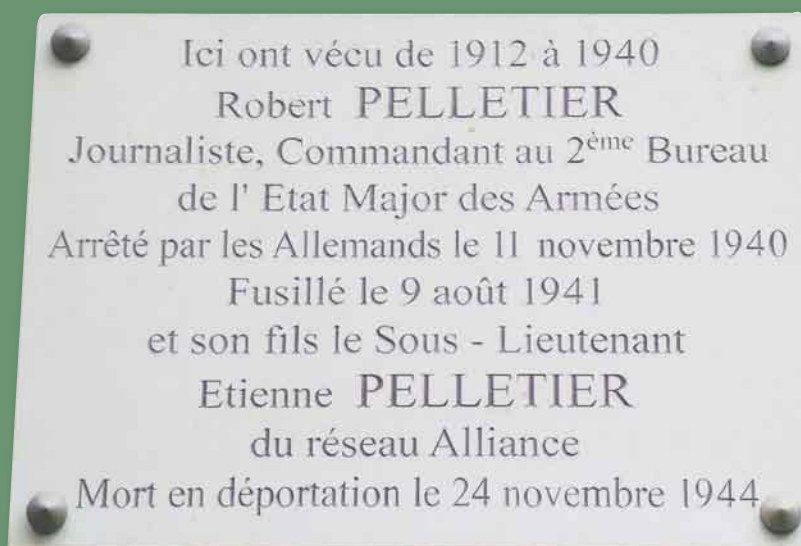
Et si ma gerbe est faible à la chute du jour.

Ce que j'aurai glané fera peut-être éclore

Chez un autre égaré votre éternel amour. ■

¹ Louis Robert Pelletier a certainement envoyé cette prière à l'abbé Stock avec qui il entretint une correspondance tout au long de sa détention.

Robert Pelletier, *Prière, extrait*¹,
prison de Fresnes, Pâques 1941



Plaque apposée le 24 octobre 2007, là où il vécut, au 93 rue du Bac, 7^e arrondissement.

Nous croyons qu'il y a un honneur de la politique. Nous croyons non moins fermement qu'il y a une politique de l'honneur et que cette politique vaut mieux que l'autre, écrit Georges Bernanos.

Louis Robert Pelletier incarne au premier chef cette politique de l'honneur.

Né en 1889 dans une famille bourgeoise catholique, descendant d'un général d'empire², Robert Pelletier a vécu longtemps à Paris au 93 rue du Bac, dans le 7^e arrondissement.

Son engagement dès 1940, à cinquante et un ans, dans la résistance à l'occupant est en parfaite cohérence avec son comportement antérieur. Il a conduit une vie précocement empreinte de vigueur intellectuelle, de tempérament combatif, d'un grand sens du devoir. Une vie d'action au service de la France.

Après de brillantes études, élève de Camille Jullian, spécialiste de l'histoire de la Gaule au Collège de France, il s'engage très tôt en politique avant la Grande Guerre, s'intéressant tant aux questions intérieures qu'internationales tout en enseignant à l'École pratique des hautes études (EPHE). Il devient ainsi secrétaire d'Albert Thomas, comme lui agrégé d'histoire et député socialiste proche de Jaurès qui saura par la suite organiser l'économie de la France pendant la Première Guerre mondiale.

Louis Robert Pelletier, ce soldat dans l'âme, aurait voulu intégrer l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Alors, à vingt-cinq ans, en 1914, il n'hésite pas à s'engager comme volontaire. Au cours de la Grande Guerre son comportement au combat lui vaut sept citations. Il est alors commandant de réserve. Après la guerre sa passion pour la chose militaire le conduit à la tête d'une unité de tirailleurs marocains mais après un différend avec Lyautey il revient à la vie civile.

Alors, son énergie et son goût de servir investissent le champ politique et la haute administration.

En 1926 il est directeur de cabinet du ministre des Finances, Joseph Caillaux. Il négocie notamment, cette même année, la dette envers les États-Unis lors de la conférence de Washington.

Puis il revient au journalisme d'abord en écrivant dans *Le Journal* puis en devenant rédacteur en chef du très grand quotidien qui tire à un million d'exemplaires, *Paris Soir*. Dans l'exercice de cette profession il donne corps à la maxime de Camus en affirmant qu'un journal, c'est la conscience d'une Nation.

Dans cette période de l'entre-deux-guerres Paris est une pépinière de talents où se croisent des écrivains et des peintres du monde entier : le soleil de l'art alors brillait seulement sur Paris dira plus tard Chagall. Un Paris qui convient à l'homme de grande culture, brillant, qui est reconnu par le tout-Paris intellectuel et artistique. Il reçoit également, chez lui au 93 rue du Bac, des personnalités politiques.

Avant tout humaniste, Louis Robert Pelletier fonde la *Revue des Nations*. Il milite

² Cf. Guy Krivopissko (dir.), *La vie à en mourir : lettres de fusillés (1941-1944)*, Tallandier, 2003.





Louis Robert Pelletier à son bureau dans les années 1930.

© Robert Pelletier

Côté à pousser

Lettre sur emballage.

Durant ses neuf mois d'incarcération à la prison du Cherche-Midi, Louis Robert écrit beaucoup mais manque de papier. Il utilise tous les supports possibles comme des petits emballages en carton. Il commence ainsi un essai intitulé « Méditations sur la défaite » sur l'emballage d'une tablette de chocolat Suchard.

© Robert Pelletier

au sein de la Ligue contre l'antisémitisme à côté de Bernard Lecache. Il se battra en duel contre Léon Daudet de l'Action française ! Ses conférences pour la défense des peuples des Balkans, très prisées, sont d'un intérêt majeur.

Si comme journaliste il est également spécialiste des questions militaires, cela ne surprend pas, plus extraordinaire est son action comme membre du 2^e bureau du gouvernement militaire de Paris. Sous l'autorité du colonel Mermet il assure dans la zone occupée un réseau clandestin de renseignement. Sous couvert de ses activités de journaliste en déplacement régulier en Italie et en Allemagne (il est spécialiste des relations franco-allemandes), il y conduit des opérations de renseignement. L'agent secret, nom de code Gergber, est redoutablement efficace. Il enseigne d'ailleurs les techniques d'espionnage à l'École de guerre. Pourtant, malgré ses jugements sûrs, il n'est pas souvent écouté, par exemple quand en 1940, il prévient le général

Bande de papier (ici en taille réelle).

Les familles doivent s'occuper du linge des prisonniers. Louis Robert Pelletier écrit alors sur des petites bandes de papier qu'il roule et cache dans les ourlets de ses chemises. Sa belle-sœur, assurant les lessives, récupère alors les lettres. Il demande avec humour à sa femme d'acheter une loupe pour lire l'écriture minuscule.

Gamelin de l'attaque allemande dans les Ardennes².

Comment cet homme pouvait-il réagir devant la catastrophe de la Drôle de guerre ? Une fois encore guidé par une seule et même volonté, servir la France, il refuse la défaite de l'été 1940 et n'hésite pas à se lancer dans la résistance contre l'envahisseur. Il pense également à cet effet utiliser la filière bretonne qui permet de joindre le général de Gaulle à Londres. Des cousins bretons peuvent l'aider dans ce projet. De fait les liens familiaux sont très importants pour lui et d'emblée toute la famille s'engage à ses côtés.

Ainsi, son fils aîné Étienne qui préparait Saint-Cyr lorsque survient la défaite (classe préparatoire à une école militaire désormais interdite), le suit en résistance et l'assiste en particulier dans ses activités de renseignement. De ce fait, arrêté pour espionnage le 10 octobre 1940 il est incarcéré à la prison de Nevers. Il est libéré le 11 novembre et rejoint alors à Lyon sa mère et son petit frère. Tous les trois entrent dans le mouvement *Les petites ailes*, qui deviendra *Combat*.

Le 10 octobre jour de la libération de son fils aîné, Louis Robert Pelletier est arrêté. Comme souvent c'est dans un café, lieu de rendez-vous, le café *La Potinière*, rue de la Boétie qu'il est saisi. Il a été trahi pour une somme de 30 000 francs par deux agents « retournés » dont son propre chauffeur Henri Dupré qui se révèle être un agent double au service de l'Abwehr.

Louis Robert connaît alors la torture à la prison du Cherche-Midi. Il ne parle pas. Il est ensuite transféré à la prison de Fresnes. Il y rencontre l'abbé Stock⁴.

Louis Robert Pelletier est condamné à mort pour espionnage. Il a le triste privilège d'être le premier résistant de Paris à être fusillé par les nazis le 9 août 1941

à Châtenay-Malabry dans la Vallée-aux-Loups après avoir été sauvagement torturé. La Vallée-aux-Loups devient alors un lieu régulier d'exécution au rythme de quatre ou cinq fois par semaine pendant tout l'hiver 1941⁵.

Pendant ses incarcérations, ses échanges avec ses fils restent aussi forts, et instructifs.

S'appuyant sur sa foi chrétienne, il essaie de soutenir et de consoler mais aussi d'engager ses enfants à des conduites exemplaires. En témoigne des lettres qu'il leur écrit.

Dans sa dernière lettre à son fils cadet, Robert, on peut également lire : *Peut-être te sera-t-il donné, si tu travailles bien et si Dieu t'aide, d'être dans vingt ou trente ans un des hommes qui relèvera la France, qui fera que je ne serai pas mort en vain. Mais on ne meurt jamais en vain. C'est parce que trop*

Lettre de Bobby.

Le fils cadet Robert, dit « Bobby », écrit le 19 mai 1941 à son père alors incarcéré à la prison du Cherche-Midi avec des cartes réglementaires allemandes. Il raconte à son père sa vie quotidienne, ses chamailleries avec son frère Étienne. Sept jours plus tard, toute la famille sera en prison.

ABSENDER :
Expéditeur
Nom *Pelletier Robert*
Adresse *32 rue M... 32*
Lyon Rhône

KRIEGSGEFANGENENPOST
Poste pour prisonnier de guerre

Vor und Zuname *Pelletier Robert*
Nom et Prénoms (Mettre le nom en majuscule)

Gefangenennummer *Prison militaire allemand*
N. de prisonnier

Lager-Bezeichnung *Stalag du Cherche Midi*
Compagnie de Compagnie de prisonniers (1)

Gebührenfrei *Paris* **DEUTSCHLAND**
Franco de Port (1) Biffer la mention inutile

ALLEMAGNE

Mon papa, je t'écris cette lettre... (transcription de la lettre de Bobby)

© Robert Pelletier

³ Maurice Gamelin est alors commandant de l'armée française. Il est relevé de ses fonctions et mis aux arrêts par le régime de Vichy le 19 mai 1940.

⁴ Le prêtre allemand Franz Stock, recteur de la paroisse allemande de Paris, est aumônier des prisons. Il sera appelé plus tard « Le passeur d'âmes » car il a accompagné avec beaucoup d'humanité les résistants français allant être fusillés. Il sera après la guerre une des pionniers de l'amitié franco-allemande.

⁵ Le résistant Jean Guéhenno se rendit plus tard sur les lieux. Il constate que *l'arbre servant de poteau d'exécution a perdu, son écorce, il est noir du sang qui l'a inondé, il ne peut plus servir maintenant. Il a été trop fusillé...! à fini par s'écrouler lui aussi...*

⁶ Lettre reproduite intégralement dans l'ouvrage de Guy Krivopissko, *ibid*.

Remise de médaille.

1936, le jeune Étienne, fils aîné de Louis Robert Pelletier, a 13 ans. Il reçoit la médaille de bronze de la Marine marchande pour avoir sauvé à Perros-Guirec un enfant de 10 ans emporté par un canot à la dérive, « en se jetant à l'eau tout habillé » précise le certificat signé par le ministre Bertrand.



© Robert Pelletier



Pelletier, Étienne Robert, Dominique,
geboren am 13.4.1923 in Paris.

© Robert Pelletier

Photo anthropométrique d'Étienne Pelletier,
réalisée le jour de son arrestation le 19 mai 1941.



*Ma chère Maman, mon Frère, chère
Suzanne, Jacques et O. Je viens de
recevoir votre lettre et je suis
très heureux de savoir que vous
êtes tous bien et contents. Je
suis en bonne santé et j'espère
qu'il n'y aura plus de nouvelles
de moi. Je suis en prison et
je ne peux pas écrire souvent.
Je suis en attendant de
recevoir une réponse de vous.
Je suis en attendant de
recevoir une réponse de vous.
Je suis en attendant de
recevoir une réponse de vous.*

© Robert Pelletier

La dernière carte d'Étienne.

Décembre 1943, Étienne est déporté en train. Il pense partir pour le STO. Du wagon, il jette cette carte postale montrant, quelle ironie, les soldats allemands défilant sur les Champs-Élysées, en écrivant : « La personne qui trouvera ce mot sera-t-elle assez bonne pour le faire parvenir à Mme Robert Pelletier [...] lui expliquant de quelle manière elle l'a trouvé ».

Pelletier

de Français disaient et pensaient le contraire que nous avons connu la défaite avec toute ses effroyables conséquences⁶ [...] sois courageux, comme un soldat, sois fier de moi et dès que tu pourras sois gai.

L'enfant de douze ans, surnommé Bobby, sensible aux exhortations de son père est appréhendé en flagrant délit de distribution de tracts gaullistes. C'est un officier français qui l'arrête. Trop jeune pour aller en prison, il est placé dans une institution de mineurs délinquants. Il est sans doute le plus jeune interné pour fait de résistance⁷.

Les deux adultes, Étienne et Marthe sa mère sont eux également arrêtés le 19 mai par la police française pour propagande antinationale. Ils sont conduits au Fort de Montluc à Villeurbanne.

Étienne est libéré en 1942 après la mort de son père mais il a été à bonne école. Il ne cesse alors de poursuivre le combat. D'abord par des acti-

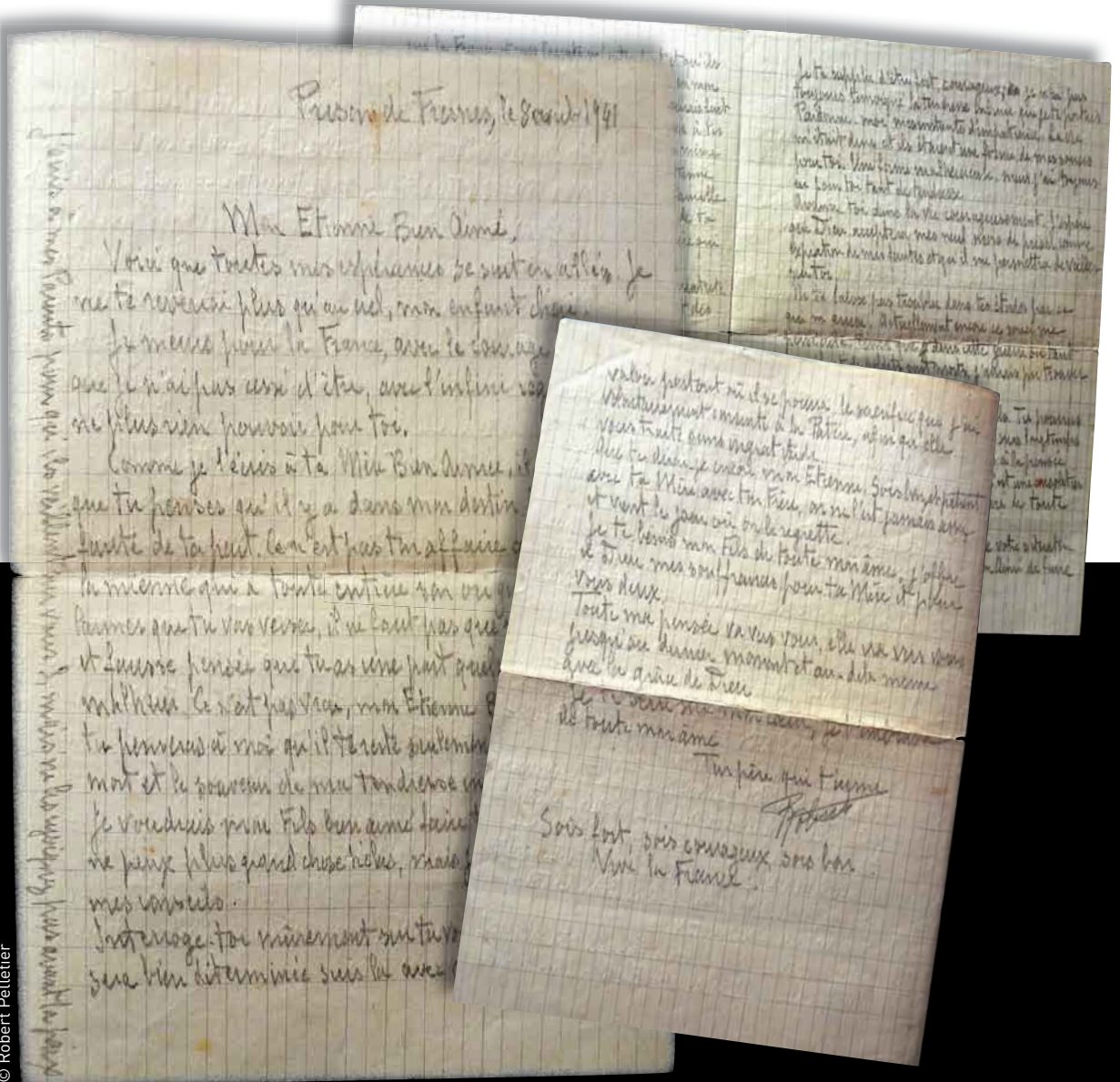
ités de résistance à Lyon, puis au maquis dans le Massif central. Il devient agent de liaison du réseau Alliance sous le pseudonyme de Frappe. Mais dénoncé par un traître infiltré, il est encore arrêté le 21 septembre 1943 avec d'autres maquisards à Fontaube. Cette fois, après un emprisonnement à Moulins, il est déporté au camp du Struthof puis à la forteresse de Rastatt (dans le Bade-Wurtemberg en Allemagne). Avec un groupe de ses camarades, le 24 novembre 1944, il est conduit au bord du Rhin. Ils sont exécutés de deux balles dans la nuque et jetés dans le fleuve. Ainsi s'achève, à vingt-deux ans, la vie de ce jeune Français combattant.

Marthe, médaillée de la Résistance, portera avec son deuxième fils Bobby témoignages des actions héroïques de Louis Robert et d'Étienne.

Le nom de Louis Robert Pelletier, Croix de guerre et médaillé de la Résistance figure sur la colonne des « Écrivains morts pour la France » au Panthéon.

⁷ Cf. Guy Krivopisko, *ibid.*

La dernière lettre de Louis Robert Pelletier à son fils Étienne le 8 août 1941. Il est fusillé le lendemain.



André **Casati**
1925-1944

Jean **Le Meec**
1925-1944

Marcel **Stephan**
1924-1944

Raymond **Maenhaut**
1924-1944

Élèves du lycée Henri-IV et vingt-quatre étudiants parisiens
massacrés par les Allemands le 10 juin à la ferme du By (Loiret).

La marche française

REPRODUCTION DU TEXTE
NON AUTORISÉE
PAR L'AYANT-DROIT

¹ Poème également
paru dans *Les
Lettres françaises*
n° 14, mars 1944.

Louis Aragon, extrait¹
© *La Diane française*, Éditions Seghers.

**Le mémorial
de Bellefontaine**,
nécropole nationale, est situé
à l'entrée de la commune de
la Ferté-Saint-Aubin, dans le
Loiret. Érigé en 1944/1945
en hommage à la Résistance
dans le Loiret et aux fusillés
de Sologne.

Cl. Samuel Duhin



On peut y lire
l'inscription suivante :

*De la grande et pure
lignée des jeunes héros
de France, ils n'ont
jamais pensé que leur
vie put compter quand il
s'agissait de leur pays et
leur liberté. Sans espoir
même de gloire, ont
entrepris organisation
et instruction militaire
en plein pays occupé.
A l'appel de l'insurrec-
tion sont partis vers
les lieux où l'action était
la plus dangereuse,
mais la plus efficace.
Morts pour la liberté
de leur pays.*

À l'entrée nord de La Ferté-Saint-Aubin, le long de la R.N. 20 s'étend le « champ de repos » de Bellefontaine. A l'angle nord, au bord de la route, un monument représente le corps d'un adolescent mort, au pied d'une tour de pierre.

La plupart des jeunes auxquels ce monument a été dédié n'avaient pas vingt ans. Certains étaient des lycéens parisiens. Comment se sont-ils engagés dans ce combat pour la liberté ? Trouvaient-ils l'inspiration dans les textes philosophiques ? L'analyse de l'histoire de France ? Comme ce fut le cas pour les quatre normaliens de Dijon qui furent fusillés « pour l'exemple » le 7 mars 1942 ? L'un d'eux écrivait : *Derrière nos rideaux tirés, comme des conspirateurs, nous parlions de Pascal et Molière. Et Pascal et Molière, comme Henri IV et la Commune, nous démontraient l'impossibilité d'une victoire nazie.*

De l'autre côté du Rhin, il y avait eu l'autodafé des livres, et comme le soulignait Adolf Hitler dans un discours de 1938 : *la jeunesse n'apprend rien d'autre qu'à penser allemand... agir allemand... ces garçons entrent à dix ans dans notre organisation et [...] après huit années aux Jeunesses hitlériennes, nous les prenons tout de suite dans le parti, dans le Front du travail, etc... et quand ils en reviennent nous les reprenons tout de suite, pour qu'ils n'aient pas de rechute, dans les SA, les SS ensuite, et ils ne seront plus jamais libres de leur vie entière.*

On ne saurait mieux souligner ce qui fonde et légitime le combat des lycéens et des étudiants de Paris dont nous évoquons le sacrifice : d'un côté l'embrigadement et le fanatisme au service d'une idéologie haineuse, le nazisme, fondée sur le culte de la puissance et de la supposée supériorité raciale ; de l'autre l'engagement volontaire au service de la restauration de l'indépendance du pays, de la liberté des corps et des esprits, de la dignité humaine.

Qu'en est-il des directives pour l'éducation, en France, en 1940 ? Vichy est soucieux de « désintoxiquer » les jeunes pour former « la France de demain », soucieux également de sa politique collaborationniste. L'hymne national est l'hymne au maréchal. « Pétain c'est la France et la France c'est Pétain ». C'est dire la volonté de faire passer la « révolution nationale »² par l'école, en dénonçant la démocratie ; sans autodafé des livres, certes mais il y a une purge des bibliothèques et des manuels scolaires dénoncés comme antinationaux, à commencer

par les manuels d'histoire du « juif Isaac ».

A cet égard le témoignage de Jean Galtier-Boissière est édifiant. Il écrit dans son journal : *Fin septembre 1940 reçu la liste Otto.* Cette liste comprend tous les livres retirés de la vente³. Une petite préface indique : *désireux de contribuer à la création d'une atmosphère plus saine et dans le souci d'établir les conditions nécessaires, à une appréciation plus saine et plus objective des problèmes européens, les éditeurs français ont décidé de retirer de la vente les œuvres qui figurent sur la liste suivante...* Les autorités allemandes ont enregistré avec satisfaction l'initiative des éditeurs français et ont de leur côté pris les mesures nécessaires...

Deux ans plus tard, le secrétaire d'État adressera aux établissements scolaires du second degré (août 1942) la *Circulaire de mouchardage* qui appelle à dénoncer toute propagande gaulliste ou communiste.

Monument aux fusillés de Sologne.

Le second monument dédié à la Résistance en Sologne est érigé à l'entrée de la commune de La Ferté-Saint-Aubin. Il perpétue ainsi la mémoire des 41 élèves des lycées et collèges de l'académie de Paris, appartenant aux réseaux *Liberté* et *Essor*, fusillés à la ferme du By, au Cerfbois et à Ligny-le-Ribault.



Cl. Association AMI

² Révolution nationale : idéologie du régime de Vichy qui vise à rompre avec la III^e République, fondée sur la confusion des pouvoirs législatif et exécutif au profit du maréchal Pétain, sur l'antiparlementarisme, le corporatisme, l'antisémitisme. Incarnée par la devise « Travail, famille, patrie ».

³ *Mon journal pendant l'Occupation*, éditions La Jeune Parque, 1944.

Dans ce contexte, dans la permanence de cette atmosphère délétère par quel cheminement les quatre lycéens « henriciens » ont-ils été conduits à la résistance et à la mort ?

Quatre noms sans musique et sentant le terroir
 Quatre amis sans faiblesse et qui aimaient l'espoir
 Quatre Français toujours debout
 dans les brouillards du soir
 Et qui voudraient partir dans le grand pays noir.

Quatre noms comme le nom banal d'un hameau
 Quatre amis avec sur leur front
 une couronne de rameaux
 Quatre Français qui s'animaient
 à l'approche de l'assaut
 Et qui voudraient débarrasser
 la France des salauds.

Quatre noms secs et durs comme un grès d'Armor
 Quatre amis éternellement liés en gerbe par le sort
 Quatre Français qui vers la Loire
 partirent sans remords
 Parce qu'ils ne craignaient pas d'affronter la mort.

Quatre noms pleins d'une odeur de terre et de sang
 Quatre amis indissolublement soudés
 dans une même flaque de sang
 Quatre corps desséchés qui ont perdu
 leur dernière goutte de sang.

Quatre noms silencieux gravés à jamais
 sur la pierre insipide
 Quatre amis de la grande famille
 des jeunes cœurs intrépides
 Quatre Français qui ne reculèrent jamais
 devant la souffrance
 Et qui sont morts en héros pour que vive la France. ■

Claude Ducreux, *Mes années vertes*⁴

A la déclaration de guerre, les élèves du lycée Henri-IV sont d'abord dispersés. Les khâgneux sont envoyés en divers établissements de province. Dès la rentrée d'octobre 1940, les locaux sont retrouvés. L'helléniste Lacroix commence son cours : *Comme nous devons travailler ensemble, il faut que nous nous connaissions ; alors moi je vous le dis tout de suite, je suis gaulliste.* Quant au philosophe Jean Nabert, devant tous ses élèves dans la cour du méridien, il a interpellé son collègue littéraire : *Calvet, j'espère que vous êtes gaulliste*⁵ ?

Le même jour de la rentrée 1940, le professeur Louis François qui traditionnellement commençait son cours en classe de première par la Révolution de 1789 consacre trois heures entières à la Déclaration des droits de l'homme, et à faire apprendre par cœur à ses élèves les trois premiers articles :

- 1^{er}. *Les hommes naissent et meurent libres et égaux en dignité et en droits [...]*
- 2^e. *Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression.*
- 3^e. *Le principe de toute Souveraineté réside essentiellement dans la Nation [...].*

Ultérieurement, François, montrant sa préférence pour la République et la démocratie, s'entendit répondre par un élève du parti de Déat : *Nous ne sommes pas d'accord avec vous mais nous ne vous dénoncerons jamais.* Par contre, le proviseur, Emile Jolibois, ayant protesté contre le renvoi des professeurs juifs à la suite de la loi portant sur le statut des juifs parue au Journal officiel du 18 octobre 1940 fut démis de ses fonctions et remplacé par un ami de Déat.

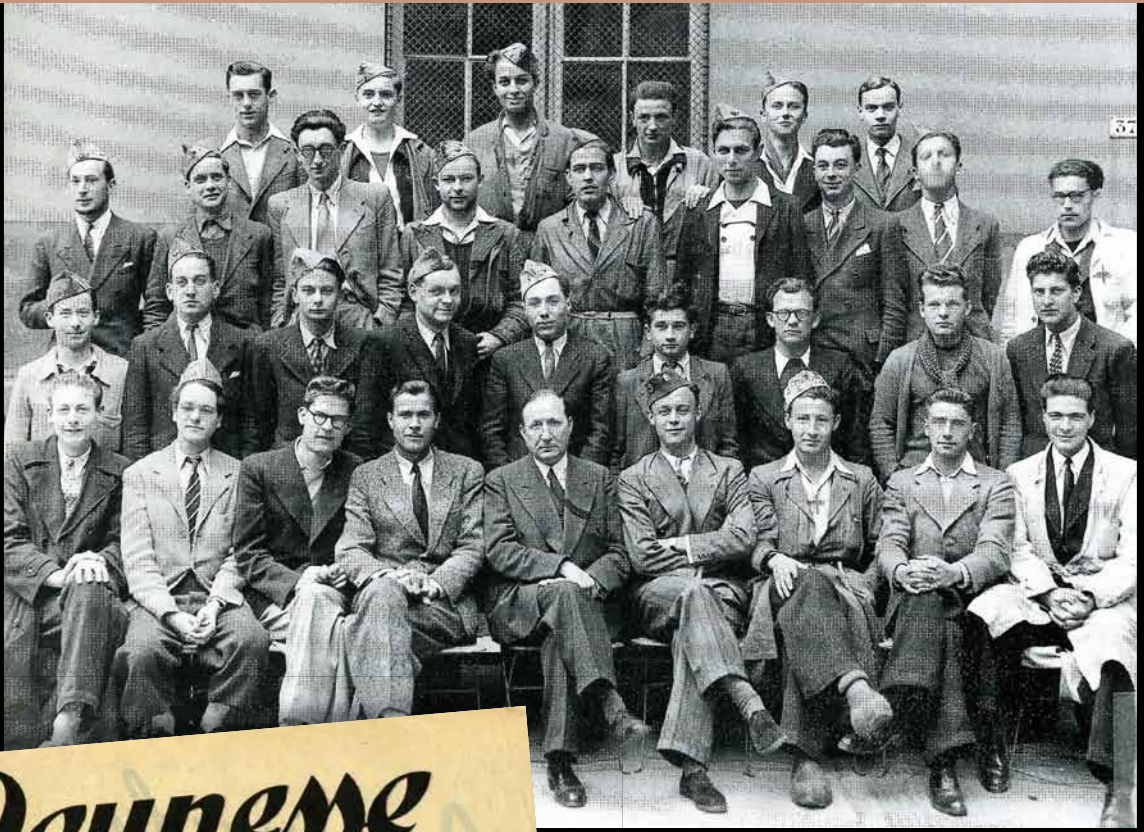
Cette loi entraîna de « l'agitation » réactive, une manifestation devant la Sorbonne pour protester contre la destitution des enseignants juifs et celle de Paul Langevin. Jean Suret-Canale, sorti en fin d'année scolaire d'Henri-IV, est arrêté par les Allemands pour avoir lancé des tracts subversifs.

Au Quartier latin, les liens, des anciens henriciens et des élèves (particulièrement des khâgnes) sont constants. Ainsi, ils participent avec des élèves

⁴ Juin 1944, l'auteur évoque quatre camarades de sa classe : Le Meec, Stephan, Casati et Maenhaut, abattus sur dénonciation, le 10 juin 1944, à la ferme du By, avec 25 autres étudiants. Claude Ducreux, *Mes années vertes, poèmes 1943-1945*, AERI, 2010.

⁵ De nombreux éléments de ce récit sont tirés de l'article de Bernard Roussel, « Synopsis d'une histoire de la Résistance au lycée Henri-IV », 1996.

La classe dite « des fusillés ».
 Photo de la classe de « Colo » 1943-44 (l'administration coloniale). Parmi les élèves, André Casati (le Z, équivalent du chef de classe actuel), Jean Le Mée, Raymond Maenhaut et Marcel Stephan.



© Archives lycée Henri-IV

© Préfecture de police de Paris



À ceux qu'enflamme leur exemple qui veulent place dans le temple et qui mourront comme ils sont morts. ■

Victor Hugo, Hymne

Tract de propagande du gouvernement de Vichy, pour l'hebdomadaire *Jeunesse* (créé en 1940 par des collaborationnistes). Imprimé à Paris en juin 1941, ce bulletin d'abonnement est diffusé sur la voie publique.

Étudiants et lycéens

Abonnez-vous!

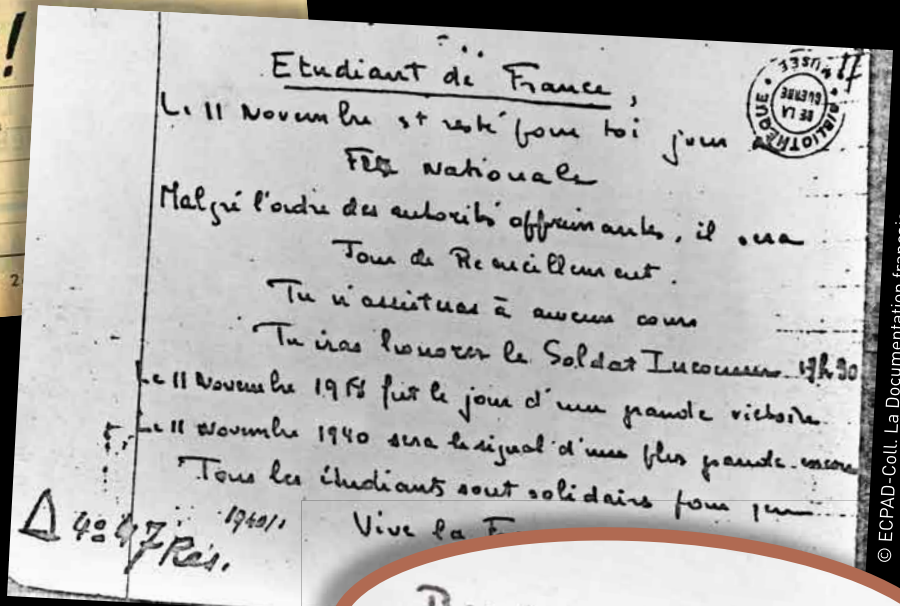
TARIF DES ABONNEMENTS

1 An	6 Mois	3 Mois
60 francs	36 francs	20 francs

Adressez votre mandat à *Jeunesse* 2

Nom et Prénoms _____
 Profession _____
 Adresse _____

Tract.
 Adressé aux étudiants de France, ce tract appelle à honorer le Soldat inconnu le 11 novembre 1940. Le texte doit être recopié et diffusé clandestinement. Malgré l'interdiction de manifester, plusieurs centaines de lycéens iront sous l'Arc de Triomphe ce 11 novembre. Acte considéré aujourd'hui comme la première expression ouverte, publique de résistance.



Recopie les lignes et diffuse-les

© ECPAD-Coll. La Documentation française

d'autres lycées et des étudiants à la manifestation du 11 novembre 1940 au cours de laquelle, passant outre l'interdiction des autorités allemandes et du recteur, ils déposèrent une gerbe sur la tombe du Soldat inconnu. C'est à ce moment qu'est arrêté, parmi d'autres, Jorge Semprun, élève d'Henri-IV.

Raymond Maenhaut et Marcel Stephan appartiennent au mouvement des *Volontaires de la Liberté*, fondé en mars 1941 sous l'impulsion de Pierre Cochery et de Georges Guillemin à partir d'un petit groupe de khâgneux du lycée Henri-IV, en lien avec ceux du lycée voisin Louis-le-Grand dont Jacques Lusseyran et Jacques Oudin⁶. En fait, il s'agit de substituer au « chahut patriotique », qui n'est d'ailleurs pas sans risque, une structure sur laquelle s'appuyer. Ils décident de privilégier la propagande qui doit, selon leurs propres termes, *éclairer l'opinion publique sur le sens de leurs actions et en dégager la signification politique, à cette époque, les officiers créaient des mouvements militaires... nous, ce n'était pas notre métier, on ne savait pas faire*. Ces jeunes n'étaient pas des naïfs, ni des exaltés qui, en impréparation, se seraient précipités dans une mêlée. Ils avaient longuement réfléchi, mûrement préparé leur conduite. *Les Volontaires de la Liberté* éditent de mai 1941 à août 1944 une centaine de bulletins et onze tracts diffusés à plusieurs milliers d'exemplaires (sorte de préparation au combat final). La perspective du débarquement allié les amène à la lutte armée et pour cela à rejoindre le réseau *Vélites-Thermopyles*, fondé par les normaliens de la rue d'Ulm. *Les Volontaires de la Liberté* se donnent une instruction militaire et apprennent notamment le maniement des armes, d'abord dans un hôtel du Quartier latin.

En 1944, la volonté de participer aux combats de la libération les conduit, au lendemain des épreuves écrites de leur concours, à rejoindre d'autres résistants en Sologne. A l'instigation de l'un de leurs responsables, Claude Halloin, ils sont trente à se rendre en Sologne où des contacts avaient antérieurement été pris avec la résistance locale. Ils sont conscients des risques qu'ils prennent mais comme le souligne Louis Aragon :

Qui parle ici de prudence,
Quand il faut vivre et vouloir,
Quand l'âme s'élève et danse,
Au plus haut de son espoir⁷. ■

© Éditions Seghers

A trois kilomètres de La Ferté-Saint-Aubin, la petite ferme du By est exploitée par deux veuves qui cachent déjà un réfractaire au STO. C'est le point de ralliement et d'orientation pour les deux corps francs *Liberté* et *Essor* auquel le groupe d'Henri-IV appartient.

Mais des espions ont noyauté l'organisation depuis déjà six mois. Le lendemain du débarquement, le 7 juin, les chefs de deux corps francs ont été arrêtés. L'un par la milice, mais il finira par s'échapper, l'autre par la Gestapo. L'adjoint de Halloin tente d'avertir ses hommes, par pneu, de ne pas quitter Paris sans nouvel ordre. Mais ceux des étudiants qu'aucune raison ne retenait à Paris sont déjà partis de la capitale.

On imagine leur désarroi, après un voyage pénible, de ne trouver au lieu de rassemblement ni chef, ni instructions. Ils n'ont pour toutes armes que celles qu'ils ont apportées : un fusil, trois mitraillettes avec trois chargeurs.

Le 9 juin, les services parisiens de la Gestapo téléphonent à leurs collègues d'Orléans pour les informer qu'un rassemblement de résistants devrait avoir lieu à 22 heures. Vers 19 heures, ces derniers envoient trois agents de reconnaissance sur les lieux. L'un d'eux se présente, seul. Il a le mot de passe. Il les informe que leur chef, dont il connaît le nom, a eu un accident et ne pourra rejoindre le rassemblement. Et offre de lui transmettre un message. Rendez-vous est pris pour le lendemain matin dans un hôtel de La Ferté. Mais ces jeunes craignent d'être pris dans un combat inégal les armes à la main et donc d'être fusillés. Ils décident de transporter leurs quelques armes à la ferme de la Tabardière, au lieu-dit La Fourmilière.

Le 10 juin à 4h30 des véhicules militaires allemands s'arrêtent à deux cents mètres de la ferme du By. Ils abattent les sentinelles, et surprennent les autres qui ont été réveillés en sursaut par les coups de feu. On les fouille, on les interroge : où sont les armes ? Il y a pourtant un chef parmi vous... Après un long silence, Claude Soreph sort des rangs : *c'est moi le chef*. Il confirme le départ du PC la veille au soir. En fait l'agent de liaison qui devait les rejoindre ayant aperçu les véhicules allemands a fait demi-tour.

Un petit détachement allemand est envoyé à La Fourmilière. La ferme leur paraît abandonnée mais des voix se font entendre dans la grange. Il s'agit des sept étudiants du corps franc, qui sont ramenés à la ferme du By. Ils sont désormais trente dans la cour. Les allemands s'emparent de

⁶ Cf. Jacques Bouillon (dir.), *Le lycée Henri-IV*, Gérard Klopp éditeur, Paris, 1996.

⁷ Louis Aragon, *Le jour se lève sur la fontaine des Innocents*, été 1941, in *En étrange pays dans un pays lui-même*, Éditions Seghers.

Des maquisards alignés par des Allemands, sont sur le point d'être fusillés.

© LAPI / Roger-Viollet



Jardin du Luxembourg.

Monument de Gaston Watkin (1957) à la mémoire des étudiants et des lycéens tués par les nazis. Le sculpteur donne corps au Chant des Partisans, hymne de la Résistance : « Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place ». Tous les ans, en mai, une cérémonie d'hommage y réunit des élèves et des professeurs de collèges et de lycées.

Étudiants et lycéens

leurs papiers qu'ils brûlent et de leur argent qu'ils empochent.

Sous la pluie, leurs bourreaux constituent deux groupes de quinze. Ils les attachent par trois, menottes aux poignets. Les Allemands vont alors à la ferme ingurgiter une bouteille de Cognac. Puis ils amènent le premier groupe dans les bois, à un kilomètre. Six d'entre eux sont rangés sur un ados en pente douce. Ils tournent le dos au peloton d'exécution de quatre Allemands commandé par un officier responsable de l'opération. Ils se tiennent les mains croisées sur la tête.

Les mitraillettes crépitent. Aucune plainte, aucun cri. Les jeunes tombent visage contre terre. Les Allemands donnent le coup de grâce à la tête. Et font avancer le deuxième groupe. De ce groupe, il y a un survivant. Lucien Schmandt, alors élève à la Colo⁸ et membre du groupe *Essor*. Placé à l'extrémité du rang ; jeté à terre par la déflagration, il avait cru à une fusillade à blanc. D'un coup de botte, il est retourné sur le dos. Le coup de grâce atteint son avant-bras car il avait toujours les mains crispées sur la tête. Il sera le seul survivant et témoignera...

Pour les quinze autres, les exécutions se poursuivent à cent cinquante mètres du lieu. Lors du déplacement, à mi-chemin du parcours, Jacques Godfrain tente de s'évader. Il est abattu par une rafale de mitraillette. Au maire du village accouru, l'officier déclare : *Vous les jetterez tous dans le même trou. J'interdis de creuser des tombes individuelles.* Mais les meurtriers partis, les villageois creusent une tombe pour chaque garçon et les fleurissent chaque jour.

À Paris, le 12 juillet 1944 un service funèbre a lieu

à la mémoire de l'un d'entre eux, Pascal Brunhoff. Georges Galtier-Boissière connaissait la famille et raconte dans son journal, la présence à l'église de drapeaux tricolores. Un jeune prêtre s'avance devant l'hôtel et prononce l'éloge du patriote assassiné. L'audace du jeune prêtre stupéfie la nombreuse assistance.

Ils n'auront vu ni la libération du secteur, ni le Paris d'août 1944. D'autres de leurs camarades mourront lors de la libération de Paris, entre autres Guy Basseau et Dominique Cortichiato.



Cl. Carole Rouaud

⁸ L'École nationale de la France d'Outre-mer (ENFOM) formait les cadres de l'administration coloniale depuis 1885.

Guy Basseau

1926-1944

Lycéen

Mort au combat dans Paris le 22 août 1944

Tu vas te libérer, Paris !
Paris tremblant comme une étoile
Notre espoir survivant
Tu vas te libérer de la fatigue et de la boue !
Frères, ayons du courage... ■

Françoise Leclercq¹
Droits réservés

Dominique

[...]

Il a laissé son corps au coin de la rue
Et son cœur immense ne battra plus... ■

Claude Ducreux, *extrait*²
Droits réservés

¹ Paru dans
« La poésie et
la Résistance »,
in *Europe*, juillet
août 1970, article
« Les femmes,
la poésie », p. 148.

² Claude Ducreux,
*Mes années vertes
1943-1945, suivi
de Visages de
la mémoire*,
AERI 2010.

Plaque apposée
le 25 octobre 2007,
là où Guy Basseau
perdit la vie, à l'angle
du 52 boulevard
Saint-Germain et
de la rue de Bièvre,
5^e arrondissement.



*On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans,
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade³.*

A l'évocation de cette phrase poétique connue de tous les lycéens, qui traduit ensemble l'insouciance et l'émoi amoureux, image de la vie idéalisée des adolescents, comment ne pas rechercher dans le contexte tragique de la vie des lycéens de 1940-1944 la part laissée, la part possible du souci de soi, du rêve, des projets d'avenir propres à la jeunesse.

A dix-sept ans, comment réagit-on quand l'ouragan de la guerre a déferlé, quand les années d'Occupation étrangère et d'asservissement des populations se succèdent, que l'on constate la déportation des camarades de classe, l'exécution sans jugement de lycéens de son lycée ou d'autres lycées de la ville ?

Comment réagit-on au mois d'août 1944 lors des journées d'une violence extrême marquées des dernières épreuves, des ultimes sacrifices, où sur l'asphalte brûlant de la capitale tombent les corps criblés de balles ou abattus à la grenade de ceux qui ont lutté pour la libération de notre cité.

L'engagement de Guy Basseau nous éclaire.

Guy est né à Tillac dans le Gers le 11 juillet 1926. En 1940 son père « monte » à Paris où il a trouvé un emploi. La famille le suit. C'est dans le 5^e arrondissement, au Quartier latin, que Guy grandira. Il avait quitté le collège d'Auch et c'est au « petit lycée » (appellation du premier cycle actuel) Henri-IV proche de son domicile qu'il sera inscrit. Pendant l'année 1943-44, il est au lycée en classe de seconde, et admis en première, devrait y retourner à la rentrée.

Mais à l'âge où beaucoup ne pensent qu'à leur propre destin, Guy, pourtant promis à une belle réussite scolaire, vit en révolté ce temps tragique de l'Occupation. Il dépasse son propre intérêt et décide de rejoindre ceux qui se battent pour la liberté.

Sans aucun doute l'éducation reçue dans sa famille explique-t-elle en grande partie cet engagement. D'une part son père combattant de la Grande Guerre a été durement marqué dans sa chair et lui a transmis son attachement à la patrie. Et il a aussi sous son regard le comportement de son cousin Jean-Louis. Comme mille trois cent vingt-huit

instituteurs victimes de la chasse aux sorcières, ce dernier a été licencié d'office par les fonctionnaires zélés du régime de Vichy⁴.

Guy a seize ans quand ce cousin s'engage, en 1942, dans le maquis pyrénéen. Cet homme jeune, membre des Forces Françaises de l'Intérieur, devient le plus proche collaborateur d'Ernest Villa, également instituteur et responsable du Comité de libération du Gers. L'exemple est là.

Par ailleurs Guy se trouve dans un établissement fortement marqué par la résistance, dès l'Occupation. Sans doute la plupart des acteurs de cette résistance sont-ils des personnels et des élèves de classes préparatoires aux grandes écoles ayant atteint une certaine maturité même si la manifestation étudiante du 11 novembre était enrichie d'élèves plus jeunes.

Ainsi dès 1940, dans les caves du 23 rue Clovis s'accumulent des tracts appelant à la Résistance qui attendent leur distribution nocturne⁵. Des formes inattendues de solidarités s'organisent.

³ Arthur Rimbaud, *Roman*. Fin du poème écrit en 1870, il a alors seize ans.

⁴ Selon Marc Ferro, seuls les historiens anglo-saxons, Wilfrid D. Halls et Robert Paxton ont parlé ou ont évoqué cette épuration de « l'ennemi l'instituteur » : aux instituteurs licenciés d'office furent joints bientôt les instituteurs étrangers ou récemment naturalisés français. Cela s'ajoute aux mesures prises contre les communistes, les socialistes, les étrangers et les israéliens.

⁵ Dès son origine, l'internat a reçu des élèves boursiers de province. Cf. Bernard Rousel, *Synopsis d'une histoire de la résistance au lycée Henri-IV*, *ibid.*

Une barricade des FFI. Quartier Saint-Michel, août 1944. L'adolescent juché sur les sacs de sable doit avoir le même âge que Guy Basseau.

© Roger-Viollet

Tract d'instruction sur la lutte antichar diffusé par les FFI daté du 16 août 1944 expliquant les trois phases d'attaque d'un tank par un combattant seul.



P.G., le 16 août 1944

INSTRUCTION

sur la lutte anti-char.

L'ennemi prestigieux des "divisions" de l'armée républicaine moderne est à l'origine des formations de spécialistes anti-tankistes des armées modernes.

Des armes de tous modèles ont été conçues pour la lutte anti-char, mais la plus accessible, la plus sûre dans le combat rapproché reste le "grenade" spéciale ou, plus simplement, le "paquet de pétards".

L'équipement actuel des F.F.I., les conditions matérielles dans lesquelles se développent l'insurrection nationale mettent à notre disposition des armes spéciales de combat anti-tankistes. Le sang d'acier et le sang-froid des hommes blindés et méditerranéens dans la pratique, pour l'action contre les chars blindés et les véhicules motorisés de l'ennemi.

Actuellement un "grenadier de train" ou d'infanterie peut à vitesse réduite se tenir de l'écart d'un char et lancer ses "grenades" ou "paquets de pétards" sans être vu. Les anti-tankistes doivent être sélectionnés pour cette tâche et être entraînés à l'usage de ces armes.

COMMENT ATTAQUER UN TANK :

- 1°- Se placer sur le chemin probable d'un tank en vue, se camoufler dans une tranchée, à l'abri d'un arbre, d'un angle de maison, d'un couloir d'immeuble, d'un égout, etc... ne pas gogner visiblement, mais s'assurer constamment de la marche de l'engin.
- 2°- Avoir à portée de la main plusieurs charges : grenades "GAMMON" ou paquets de pétards.
- 3°- Lancer les ~~grenades~~ grenades ou paquets de pétards sous le char en tenant compte de sa vitesse et du retardement de l'engin explosif.

COMMENT ATTAQUER UN TANK :

1°- Se placer sur le chemin probable d'un tank en vue, se camoufler dans une tranchée, à l'abri d'un arbre, d'un angle de maison, d'un couloir d'immeuble, d'un égout, etc... ne pas gogner visiblement, mais s'assurer constamment de la marche de l'engin.

2°- Avoir à portée de la main plusieurs charges : grenades "GAMMON" ou paquets de pétards.

3°- Lancer les ~~grenades~~ grenades ou paquets de pétards sous le char en tenant compte de sa vitesse et du retardement de l'engin explosif.

Si le char est accompagné d'infanterie, le feu du groupe de combat doit neutraliser celle-ci ou distraire son attention. Le char une fois démoli, l'infanterie ennemie est démoralisée et la contre-attaque du groupe de combat F.F.I. doit être immédiate.

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

par Jean Lorraine

Les héroïques armées rouges ont atteint les frontières de l'Allemagne; sous leurs coups redoublés, le monstre nazi chancelle, à bout de souffle.

La Résistance française, sans cesse décimée dans son obscur combat, mais toujours renaissante, saisie avec émotion des victoires de nos frères d'armes soviétiques. En vérité, dans ce moment décisif de l'histoire du monde, c'est l'Alliance franco-russe qui régnait dans le combat, plus forte et plus vivace que jadis. L'alliance franco-russe est une glorieuse tradition que commandent les nécessités de la géographie et de l'histoire.

Dès 1890, malgré la différence profonde, et même l'opposition des régimes, la République Française signait une alliance avec l'Empire des tsars. Vingt-quatre ans plus tard, la France, remplissant ses engagements, entra en guerre, aux côtés de la Russie, contre les éternels ennemis de la civilisation et de la paix. Si la victoire de la Marne a été possible, ce n'est pas seulement à cause de la vaillance de nos soldats; c'est aussi à cause de la vigoureuse offensive des Russes en Prusse Orientale et des prélèvements que cette offensive obligea les Allemands à faire sur les troupes qui marchaient vers Paris.

En 1939, cette conjoncture si favorable des relations internationales ne devait pas se reproduire. Loin de nous la pensée de nier qu'il y ait eu là, de la part des diplomates russes, une

qui fut fatale à la France, qui aurait pu l'être à l'U.R.S.S. elle-même. Mais n'oublions pas que cette erreur eut une grande portée pour cause le refus opposé par le gouvernement polonais d'accorder aux troupes russes le droit de passage pour aller combattre l'agresseur hitlérien, et aussi, en France, le sectarisme à court terme de ceux qui confondent la politique intérieure et la politique extérieure. On peut en effet n'être pas communiste et reconnaître, au point de vue diplomatique et militaire, la nécessité absolue de l'alliance russe comme garantie contre les agressions perpétuelles d'un peuple allemand belliqueux par nature, deux fois plus nombreux que le nôtre. L'alliance franco-russe, aujourd'hui comme hier et comme demain, est non seulement possible; elle est nécessaire malgré la différence des régimes. Staline n'a-t-il pas déclaré maintes fois que le but de l'U.R.S.S. dans cette guerre est uniquement de libérer le sol russe et de délivrer les nations européennes de la tyrannie allemande? N'a-t-il pas maintes fois pris l'engagement solennel de ne pas intervenir dans les affaires intérieures des nations libérées?

Au reste, la nécessité de l'alliance franco-russe repose sur des bases irréfutables.

La France et l'U.R.S.S. n'ont aucun motif sérieux de désaccord; les intérêts de l'U.R.S.S. se trouvent en effet situés principalement en Europe Orientale.

(suite page 2)

La France est en guerre

Le Mouvement de la Libération Nationale demande à tous ses responsables et militants aux divers échelons de se conformer strictement aux directives suivantes :

1° L'action contre l'ennemi et ses agents est la tâche fondamentale du mouvement. Cette action, qui va du sabotage individuel insaisissable à la lutte armée collective, en passant par toutes les formes intermédiaires : coups de main, attentats, manifestations, grèves, doit être développée dans tous les domaines en vue d'aboutir à l'insurrection nationale combinée avec la grève générale, la constitution de zones de guérilla et la guerre de partisans sur les arrières de l'ennemi. Toutes les autres activités sont subordonnées à la préparation dans l'action quotidienne du soulèvement contre l'ennemi.

2° Cette action ne doit pas être conçue comme le fait exclusif de petits groupes spécialisés. Bien au contraire, tout doit être mis en œuvre pour faire de notre combat le combat du peuple français tout entier et pour entraîner la plupart des Français à la participation directe ou indirecte à la lutte contre l'ennemi. Il importe dans ce but de constituer dans chaque usine, dans chaque village, dans chaque quartier, dans chaque agglomération des Comités destinés à grouper tous les Français appartenant aux divers mouvements, partis et syndicats ou n'appartenant encore à aucun groupement. Ces Comités auront pour rôle d'associer tous les Français aux diverses formes de notre action : aide aux groupes francs et à toutes les formations d'action, lutte contre la déportation, soutien des réfractaires, apaisement aux grèves, lutte contre les acquisitions, etc. Ces comités ressembleront à des liens entre les membres des formations organisées, et l'ensemble du peuple français. Ils fortifieront la cohésion de la Résistance, ils donneront à notre action plus d'efficacité en lui permettant de s'appuyer sur un vaste réseau de compléments patriotiques qui, à la limite, identifiera la Résistance à la Nation.

3° L'action est l'affaire de l'ensemble du mouvement. Il ne s'agit pas d'immobiliser l'arme au pied dans de vastes formations hiérarchiques, mais de faire, par ailleurs, une action limitée, mais concrète à quelques « têtes chaudes ». Il ne s'agit pas d'attendre un jour J problématique qui serait une apothéose, tandis qu'aujourd'hui l'action armée serait une affaire accessoire, une s'agit pas d'opposer l'action insoumise et anarchique d'aujourd'hui à une action de demain qui serait contrôlée comme une machinerie compliquée selon de vastes plans. L'action est l'ensemble du peuple français (qui) est pas une action purement militaire au sens traditionnel du mot. Elle s'agit d'identifier avec les opérations d'une armée en campagne. Au contraire, la lutte du peuple

(suite page 3)

CONSIGNES D'ACTION

À la veille de l'insurrection nationale dont le signal nous sera donné par le général de Gaulle, nous jugeons nécessaire de rappeler à nos militants et à nos amis les préoccupations essentielles qui doivent les guider.

A NOS MILITANTS

Nous avons dressé pour vous le questionnaire suivant, auquel vous devriez répondre dès maintenant en mesure de répondre affirmativement :

Question N° 1. — Où en sont les négociations en vue de la formation des Comités de la Libération ?

Question N° 2. — Un préfet et un intendant de police ont-ils été désignés par vous ? Etes-vous en rapport avec eux ? Avez-vous été avisés de l'homologation de vos désignations par le C.F.L.N. ?

Question N° 3. — Une liaison étroite existe-t-elle entre les éléments civils et les éléments militaires dans votre région ou votre département ?

Question N° 4. — Disposez-vous des effectifs nécessaires pour vous rendre maîtres des objectifs insurrectionnels ? Avez-vous établi votre plan, en accord avec le C.F.L.N. ou F.F.I. pour l'affestation des éléments d'appui extérieurs ?

Question N° 5. — Avez-vous prévu tous les P.C. de repli nécessaires pour la période d'alerte ? Avez-vous choisi le repli à la campagne ou la cachette en ville ?

Question N° 6. — Avez-vous prévu des cachettes à proximité de leurs objectifs pour les éléments d'appui extérieurs ?

Question N° 7. — Avez-vous entrepris le recrutement d'un personnel de liaison femmes ?

Question N° 8. — Avez-vous recruté des complètes parmi les personnes autorisées à circuler pendant la période d'alerte ? Serez-vous en mesure d'établir de faux laissez-passer allemands ?

Question N° 9. — Avez-vous prévu des moyens de transport à proximité des lieux de repli ?

Question N° 10. — Quelles dispositions avez-vous prises pour assurer le renseignement pendant la période d'alerte ? Avez-vous établi une liaison avec les régions limitrophes ? Avez-vous un ou plusieurs récepteurs radio à acous ?

Question N° 11. — Etes-vous en mesure d'équiper votre région de liaisons interdépartementales ?

Question N° 12. — Avez-vous des armes ? Si vous en avez, en avez-vous assez ?

(suite page 3)

Couverture du n° 46, daté de juin 1944, du journal clandestin *Défense de la France* fondé le 14 juillet 1941. C'est l'organe du Mouvement de libération nationale qui exhorte ses militants à agir : « L'action contre l'ennemi et ses agents est la tâche fondamentale du mouvement [...] : coups de main, attentats, manifestations, grèves doivent être développés dans tous les domaines en vue d'aboutir à l'insurrection nationale. [...] Il ne s'agit pas d'attendre un jour J [...] qui serait une apothéose tandis qu'aujourd'hui l'action armée serait une affaire accessoire ».

L'internat qui reçoit les provinciaux accueille quelques enfants de résistants qui se sentent menacés en province⁶. Il faut reconnaître les ressources de débrouillardise des internes. L'élève Baïche est arrivé à l'internat avec un poste à galène. Pour capter la BBC il relie trois lits de fer avec un fil de cuivre.

Pour autant les externes comme Guy, ne constituent pas un monde à part. Ils sont très informés des réactions contre l'Occupation et ses conséquences inhu-

maines et progressivement le combat s'organise. Certains renseignements leur parviennent d'ailleurs parfois ouvertement. Ainsi, à la veille de l'insurrection l'élève Garrigou prépare Saint-Cyr dans une « corniche » clandestine, camouflée en classe préparatoire aux écoles d'agronomie (AGRO), implantée dans l'établissement. Il a la dangereuse responsabilité de récupérer régulièrement des paquets du journal *Défense de la France* dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont dont une entrée latérale jouxte

⁶ Leurs noms ne figurent pas sur les listes que le concierge peut être conduit à présenter aux policiers.

celle du lycée. Le lendemain de chaque réception du journal clandestin, à 8 heures, heure d'entrée des élèves, d'une fenêtre du premier étage une main lance vigoureusement les journaux dans la cour des externes. Certainement Guy, élève en éveil, a-t-il bénéficié de ces informations régulières.

Or, le journal *Défense de la France*, donne en juin 1944 des « Conseils d'action » qui s'adressent aux militants chevronnés mais dont la lecture peut également conduire des adolescents à s'engager dans le combat libérateur. Par ailleurs les habitants de ce quartier ont une claire conscience de la situation et ils sont souvent préparés à l'action : au soir de la première journée de l'insurrection on lit dans le compte-rendu du 3^e bureau que le *Quartier latin constitue de loin le foyer principal de tension*⁷.

D'autre part, au mois de juin, comme ses camarades, Guy a été marqué par le massacre des élèves d'une classe préparatoire du lycée Henri-IV qui deviendra « la classe des Fusillés »⁸. Ces élèves résistants ont été dénoncés, exécutés par les Allemands, sans jugement. D'ailleurs, dès le 10 août les exactions de l'occupant se sont multipliées dans le « Grand Paris » ; beaucoup de jeunes en sont victimes⁹. Et cela se sait et ne laisse pas de conforter Guy dans son projet.

Alors à l'appel de l'insurrection, il a, comme d'autres jeunes gens que rien ne prédisposait à l'héroïsme ou au martyre, fondé et légitimé son combat sur des vertus républicaines valorisées dans la famille et au lycée. Lucide et n'écouter que son courage, il s'engage et le 13 août 1944, il rallie les FFI du 5^e arrondissement. Le chef des partisans Saint-Just et Libération nord du 5^e arrondissement, Réginald Wieme de Ruddere, est un ancien élève (1939) du lycée qui se bat sur la barricade au carrefour du boulevard Saint-Michel et du boulevard Saint-Germain.

Le 18 août, le lieutenant Sarran chef du 5^e secteur pour les FFI a réquisitionné le lycée pour y installer un dépôt de munitions.

La construction des barricades en nombre le 22 août provoque chez les Allemands des réactions violentes. Le 22 août, la 2^e DB est encore loin. Guy est sur une barricade boulevard Saint-Germain à la hauteur de la rue de Bièvre ; le Sénat voisin est une

forteresse de l'Occupant qui abrite des chars. C'est contre ces chars qu'il faut se battre. Les FFI ont distribué des instructions pour lutter contre les engins car les résistants ne disposent que de grenades et de paquets de pétards. Les tanks eux, crachent de la mitraille. Certes, au-delà de l'utilisation des bouteilles incendiaires, des conseils pour la fabrication de grenades spécialement montées à la manière des dynamiteros espagnols, d'autres indications ont été données. Les FFI rappellent : *Nous avons indiqué qu'il était possible de bloquer les chars par des chaînes placées sur le sol dans lesquelles les chenilles s'empêtraient...*¹⁰

Lors d'une offensive, Guy Basseau qui vient d'avoir dix-huit ans, fait partie de ces combattants démunis d'armes lourdes. Il est tué au combat. Pour lui, malgré son jeune âge, nous comprenons que *ce n'était pas seulement le corps de la France qu'il fallait sauver, mais son âme*¹¹.

Guy Basseau ne rejoindra pas sa classe de 1^{re} à la rentrée scolaire et qui dira l'émotion ressentie par les camarades de classe apprenant après la rentrée scolaire la mort de l'un des leurs ?

Un poème écrit aux lendemains de la libération de Paris par Claude Ducreux, résistant et ancien élève du lycée Henri-IV, évoquant juste après les faits un camarade de classe abattu lors des combats d'août dans la capitale dit les souffrances des lycéens qui ont vu mourir les leurs¹².

On avait grandi ensemble d'une classe à l'autre

On descendait la rue Soufflot l'un à côté de l'autre
[...]

La venue d'un monde de l'espoir

S'annonçait autour du Panthéon

Puis vient le temps où l'on oublie les leçons

À l'ouest le canon tonne, rouge dans le noir.

Combattant de Paris, Dominique était là

Il a laissé son corps au coin de la rue

Et son cœur immense ne battra plus

L'École ne recevra pas cet archicube là.

C'était un Combattant de Paris, mon camarade

Un coup de feu a fait l'hiver d'un éternel chagrin¹³. ■

⁷ Les accrochages du boulevard et de la place Saint-Michel, de la place de l'Odéon, du boulevard Saint-Germain, de la rue Saint-Jacques, et bien entendu ceux de la Cité, y sont relatés minutieusement dans ces comptes rendus. Cf. Roger Bourderon, *Rol-Tanguy*, Tallandier, 2004.

⁸ Voir p. 103 « Élèves du lycée Henri-IV massacrés par les Allemands le 10 juin 1944 avec vingt-quatre étudiants parisiens ».

⁹ Actions durement réprimées par des exécutions sommaires : 39 à Aubonnes, 4 à Chatenay-Malabry, 23 à Domont, 7 devant le siège de la Gestapo (rue Leroux), 26 dans les fossés de Vincennes, 37 à la cascade du Bois de Boulogne, 27 à Chatou...

¹⁰ Cf. Charles Tillon.

¹¹ Cf. René Rémond, *Notre siècle, 1918-1988*, Fayard, 1988.

¹² Dominique est tombé contre les grilles du jardin du Luxembourg, Guy est tombé à l'angle de la rue de Bièvre et du boulevard Saint-Germain.

¹³ Claude Ducreux, *ibid.*

Guy est tombé à l'angle de la rue de Bièvre et du boulevard Saint-Germain. Dominique est tombé contre les grilles du jardin du Luxembourg.

Après sa mort, Guy Basseau, a été cité à l'ordre du corps d'armée par décision du général Koenig, responsable de l'état-major des FFI. Il recevra, à titre posthume, la Croix de guerre et la médaille de la Résistance.

Grâce à vous, la France a repris sa place dans le monde, dira le général de Gaulle des acteurs de

l'insurrection parisienne à laquelle Guy Basseau participa jusqu'à la mort.

Si l'on a honoré la mémoire de figures emblématiques de l'insurrection parisienne, il n'a été que justice que Paris ait honoré la mémoire de résistants anonymes qui ont écrit ces pages de gloire avec leurs chefs. Guy Basseau, lycéen de dix-huit ans foudroyé dans le Quartier latin d'une balle nazie était l'un d'entre eux.

LYCÉE HENRI IV

NOM ET PRÉNOMS : Basseau, Guy

QUALITÉ : Pensionnaire N°
 Demi-pensionnaire N°
 Externe surveillé :
 Externe libre : oui

CAHIER, CAUPELANT (1-25-10,00 C.F.) - 37.494.

Années	Classes	Années	Classes	Années	Classes
1940-1941	5 B	19 -19		19 -19	
1941-1942	4 B	19 -19		19 -19	
1942-1943	3 B	19 -19		19 -19	
1943-1944	2 B	19 -19		19 -19	
19 -19		19 -19		19 -19	

Date d'entrée au Lycée : 1 Oct. 40

Etablissement d'où sort l'élève : lycée d'Auch

Date et lieu de naissance : 11 juillet 1926 à Tillac (Gers)

Nationalité : F. Religion :

Vaccinations successives :

Profession du père : Employé à l'Abbaye
6 mo liné (S)

Adresse de la famille :
 No de téléphone :

Adresse du correspondant :

Langue vivante : 1^{re} 2^e

Bourses, subventions, remises :

Renseignements divers :

Date et motif de la sortie : 1 JUIL 1944 Fusillé (Résistance)

© Lycée Henri-IV

Fiche scolaire. Les archives du lycée Henri-IV conservent la fiche scolaire de l'élève Basseau, interrompue en 1944.

Les fiches des élèves sont mises à jour pour chaque année à la rentrée. Et, à la fin de l'année, si l'élève part, le motif est indiqué. Guy ne s'est pas présenté en septembre 44. La date de sortie, 11 juillet 1944, est restée sans motif. C'est à la main, plus tard, qu'il a été ajouté « Fusillé (Résistance) ». En effet, la liste des fusillés par les Allemands a été rapidement établie, comptabilisant ceux exécutés lors des troubles qui succèdent la Libération (comme en témoignent les charniers). Guy Basseau figure au monument du lycée Henri-IV parmi les « Morts pour la France ».

Michel Varin de la Brunelière

1926-1944

Engagé volontaire de la 2^e DB
Mort au combat dans Paris

Le grand souci des hommes de mon temps

Mais nous avons aimé nos héros nos martyrs
Et nous les nommons nos seuls juges
Ils sont à la hauteur des plus hauts rêves de demain
Dans leur combat ils ont la couleur de l'éveil
Ils sortent de la mort tout habillés d'aurore
Ils sont nos frères renaissants et vigoureux
[...] ■

Paul Eluard

Recueil « Pouvoir de tout dire »¹

© Éditions Gallimard

¹ Paru également dans « La Poésie et la Résistance », in *Europe*, juillet-août 1974, p. 29.

Plaque apposée le 15 mars 1991, sur le mur de la descente sur berge du quai d'Orsay, face à l'Assemblée nationale, 7^e arrondissement. Cette photo a été prise en 2007. La plaque a depuis été volée. La Ville de Paris va la réinstaller.



Né à Rouen en avril 1926, Michel Varin de la Brunelière a un frère jumeau, Paul. La famille est issue de la noblesse de robe normande.



Cent trente soldats de la 2^e DB du général Leclerc ont perdu leur vie lors des combats de la libération de la capitale. Certains participaient à l'épopée de Leclerc depuis que la *Force L* était devenue 2^e DB, le 10 juin 1943. D'autres, dont des Franciliens, l'ont rejointe en Normandie. Pour se lancer dans *la Bataille de France, bataille de la France*². Parmi eux certains n'avaient pas vingt ans³. Nous leur rendons hommage en rappelant à notre mémoire Michel Varin de la Brunelière tombé lors des combats pour la conquête du Palais Bourbon le 25 août 1944.

Je reverrai toujours ton visage
Ton clair regard d'adolescent
[...]
Tu n'étais pas d'âme peureuse
Et acceptais en combattant
Les tâches les plus dangereuses
O ! Toi qui n'avais pas vingt ans. ■

Jean Vial, *extrait*
Responsable militaire pour le mouvement
Libé-Nord, secteur Aulnay-sous-Bois.
Droits réservés.

Si nous ne connaissons pas les circonstances de son engagement nous savons que comme Guy Basseau il est mort pour la France à dix-huit ans.

Guy était un engagé volontaire de l'Insurrection parisienne⁴; Michel Varin de la Brunelière est aussi un engagé volontaire et avec son frère jumeau Paul il s'est tourné vers la 2^e DB en Normandie. Au 1^{er} bataillon du régiment de marche du Tchad (le RMT), il est soldat de 2^e classe, voltigeur de pointe de la 1^{re} section Marson, 2^e compagnie du capitaine de Perceval.

Le 21 août, la 1^{re} section de la 2^e compagnie fait mouvement dans un groupement commandé par le lieutenant-colonel De Guillebon. Le 23 août, vers Voisins-le-Bretonneux, la 2^e DB attaque des positions allemandes au nord du village. Un colonel allemand et plusieurs de ses hommes sont tués. Vers 17 heures, les combattants français subissent à leur tour une attaque et des bombardements de leur position par des obus de 88. Les éléments de la 2^e compagnie à laquelle appartient Michel se replient sur Saint-Lambert pour y passer la nuit avant le mouvement vers Paris.

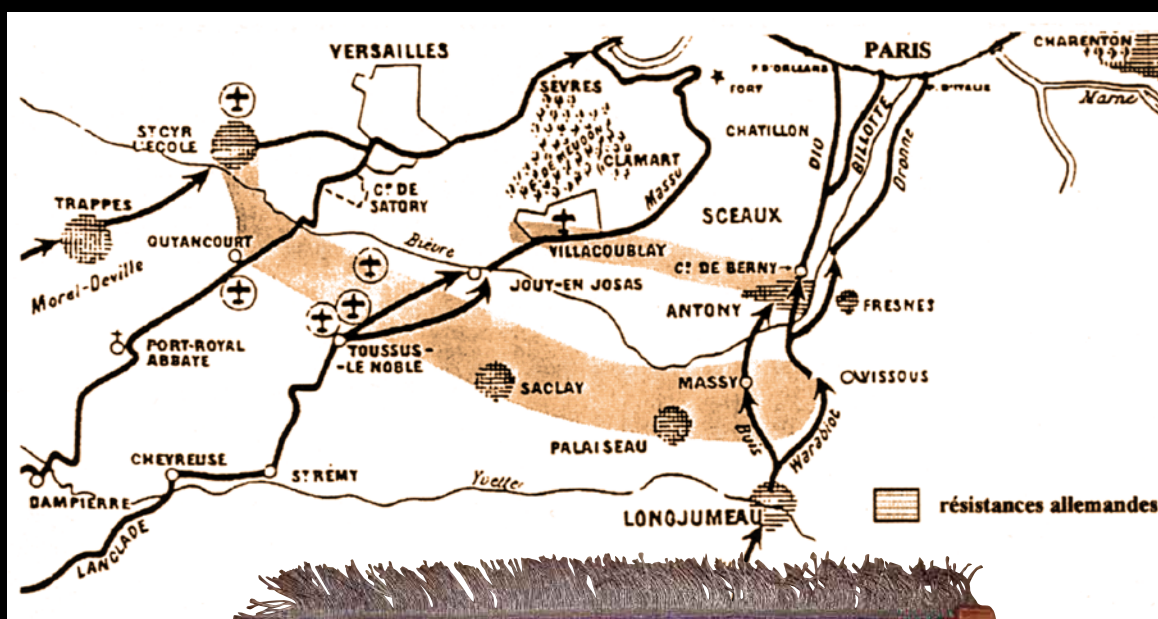
Le 25 août la 2^e compagnie rejoint le Groupement tactique Dio (GTD) à la Croix de Berny et l'ensemble du bataillon progresse sans incident jusqu'à la porte d'Orléans⁵. Puis c'est l'entrée dans la capitale. La 2^e compagnie fait partie du sous-groupement du lieutenant-colonel Norret et quitte avec lui la porte d'Orléans en empruntant les boulevards des maréchaux (Brune, Lefèvre, Victor), le quai de Javel, la rue Saint-Charles, le quai de Grenelle. Vers 11 heures, ils atteignent le pont d'Iéna et de l'Alma, libérés. Par contre les ponts

² Selon l'expression du général de Gaulle, dans son discours radio-diffusé du 6 juin 44.

³ A cette date, en vertu de la loi Jourdan du 21 mars 1905, le service militaire obligatoire dure 2 ans et concerne les hommes de plus de vingt ans. La majorité civile est alors fixée à 21 ans.

⁴ Voir infra, p. 109.

⁵ Pour prendre Paris, le général Leclerc a mis en place 3 groupements tactiques auxquels sont rattachés les différents bataillons et régiments qui composent la 2^e DB.



Carte de déploiement d'août 1944 du Régiment de marche du Tchad en banlieue sud de Paris. Tirée de l'ouvrage d'Emmanuel Rigault, *Le Régiment de marche du Tchad (Koufra 1941-Sarajevo 1995)*, Imp. Sival Mavit, 1996.

DR

© Musée du général Leclerc/Musée Jean Moulin (Ville de Paris)

Fanion de la 2^e DB.

Le RMT, commandé par Leclerc, s'est assigné comme mission de donner réalité au serment de son chef : « Jurez de ne déposer les armes que lorsque nos couleurs, nos belles couleurs, flotteront sur Strasbourg ».



Alexandre-III et de la Concorde sont encore occupés : ce sont deux infrastructures hautement stratégiques pour les Allemands qui ne les ont pas détruites car elles constituent une voie d'évacuation de leurs troupes.

A ce stade, le Trocadéro est tenu par la section de commandement avec quelques hommes de la 2^e section.

Pont de la Concorde, à 13 heures, le voltigeur Michel Varin de la Brunelière se porte audacieusement sur le lieu malgré un violent mitraillage. Il est mortellement blessé d'une balle en plein front. Il a dix-huit ans. Mort pour la libération de Paris, ce jeune combattant qui par son comportement a fait honneur à son régiment reçoit à titre posthume la Médaille militaire et la Croix de guerre.

De même que Guy Basseau a perdu la vie neuf jours après avoir rejoint les FFI, Michel Varin de la Brunelière est tué dix jours après son intégration à la 2^e DB. Ils participent au même combat,

appartenant tous les deux à la « France combattante ». Le tract envoyé par le général Leclerc aux insurgés parisiens qui leur disait : *Tenez bon, nous arrivons*, est le témoignage de ce lien.

Pour leur rendre hommage, pour ne pas les séparer de leurs semblables, engagés volontaires nous rappelons l'image des jeunes au combat délivrée par Pierre Brossolette, chantre de l'épopée française combattante, des soutiers de la gloire :

Des houles de l'arctique à celles du désert, des ossuaires de France aux cimetières des sables, la seule foi qu'ils confessent, c'est leur foi dans la France écartelée mais unanime. Colonels de trente ans, capitaines de vingt ans, héros de dix-huit ans, la France combattante n'a été qu'un long dialogue de la jeunesse et de la vie. ■

© Coll. André Gandner. Musée du général Leclerc/Musée Jean Moulin (Ville de Paris)



Place de la Concorde. Lorsque les hommes de la 2^e DB arrivent le 25 août 1944, la place de la Concorde est transformée en camp retranché par les Allemands qui défendent âprement l'accès au pont de la Concorde, axe de repli stratégique.

© DR. Musée du général Leclerc/Musée Jean Moulin (Ville de Paris)



Vue de l'Hôtel de Crillon. Après les combats du 25 août 1944 sur la place de la Concorde. Vue du ministère de la Marine, la façade meurtrie de l'Hôtel de Crillon. Sur la chaussée s'empilent colonnes brisées et carcasses de véhicules, témoins de la violence des combats.

Gabriel Péri

1902-1941

Ecrivain - Homme politique
Fusillé au Mont Valérien

Un homme est mort

Un homme est mort qui n'avait pour défense
Que ses bras ouverts à la vie
Un homme est mort qui n'avait d'autre route
Que celle où l'on hait les fusils
Un homme est mort qui continue la lutte
Contre la mort contre l'oubli

Car tout ce qu'il voulait
Nous le voulons aujourd'hui
Que le bonheur soit la lumière
Au fond des yeux au fond du cœur
Et la justice sur la terre

Il y a des mots qui font vivre
Et ce sont des mots innocents
Le mot chaleur le mot confiance
Amour justice et le mot liberté

Le mot enfant et le mot gentillesse
Et certains noms de fleurs et
certains noms de fruits
Le mot courage et le mot découvrir
Et le mot frère et le mot camarade
Et certains noms de pays de villages
Et certains noms de femmes et d'amis
Ajoutons-y Péri
Péri est mort pour ce qui nous fait vivre
Tutoyons-le sa poitrine est trouée
Mais grâce à lui nous nous connaissons mieux
Tutoyons-nous son espoir est vivant. ■

Paul Éluard,
*Hommage à Gabriel Péri,
Au rendez-vous allemand.*
© 1945, Les Éditions de Minuit

Plaque apposée
le 30 juin 2005,
au 5 place de
la Porte-de-
Champerret,
17^e arrondissement.





5968

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

26 DEC 1939

Paris, le 22 DECEMBRE 1939

URGENT

351151

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR
DIRECTION GÉNÉRALE DE LA SÛRETÉ NATIONALE
INSPECTION GÉNÉRALE CONTRÔLE GÉNÉRAL
Services des Peines criminelles
Services de Police criminelle

N° D. J. P. 49868

2ème Section
NOTA. - Les réponses doivent, outre le numéro d'ordre, rappeler les indications de timbre ci-dessus.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR
(Direction Générale de la Sûreté Nationale)
à Monsieur le PRÉFET DE POLICE
-Cabinet-

M. G. ovivi

Comme suite à mon télégramme du 20 Décembre 1939 concernant la recherche des députés ex-communistes en fuite, j'ai l'honneur de vous transmettre, sous ce pli, la copie d'une lettre adressée de Paris par le sieur Gabriel PERI à sa femme, sous l'adresse de Madame TAURINY à Marseilles. Cette lettre a été déposée le 6 courant à la poste de la rue de la Douane, à Paris.

Je vous renouvelle mes instructions antérieures et vous prie de prescrire de très actives investigations en vue de découvrir le susnommé.

P. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR
LE DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA SÛRETÉ NATIONALE

C. Bouché

Vu
M. G. ovivi
23/12/39

PREFECTURE DE POLICE
ARCHIVES
CABINET DU PRÉFET

Péri à l'Humanité. Gabriel Péri pose dans son bureau au journal *L'Humanité* (avant 1939).

Il tient de 1924 à 1939 la rubrique internationale du quotidien, organe central du Parti communiste français, qui tire alors à plus de 300 000 exemplaires.

Surveillance du courrier.

Les services de la direction générale de la sûreté nationale interceptent en décembre 1939, une lettre de Péri adressée le 6 décembre à sa femme. Le contenu du courrier, retranscrit dans une note précisant les conditions d'interception, est transmis au préfet de police de Paris. Péri était extrêmement surveillé, avant même 1939. Dans un courrier daté de 1931 qu'il adresse au chef de cabinet du ministère de l'Intérieur, il s'étonne ainsi de se voir refuser le renouvellement de son passeport.



Dans la salle du Conseil de l'Hôtel de Ville de Paris a été apposée une plaque à la mémoire des huit conseillers municipaux ou conseillers généraux morts pour la France en 1941-1942. Tous appartenaient au Parti communiste. Les communistes ont payé un lourd tribut pour leurs faits de résistance. Gabriel Péri dont Maurice Schumann demandera sur la radio de Londres que sa mémoire soit célébrée comme celle d'un héros national était des leurs.

Photo de Gabriel Péri (années 30) dédiée par l'écrivain.

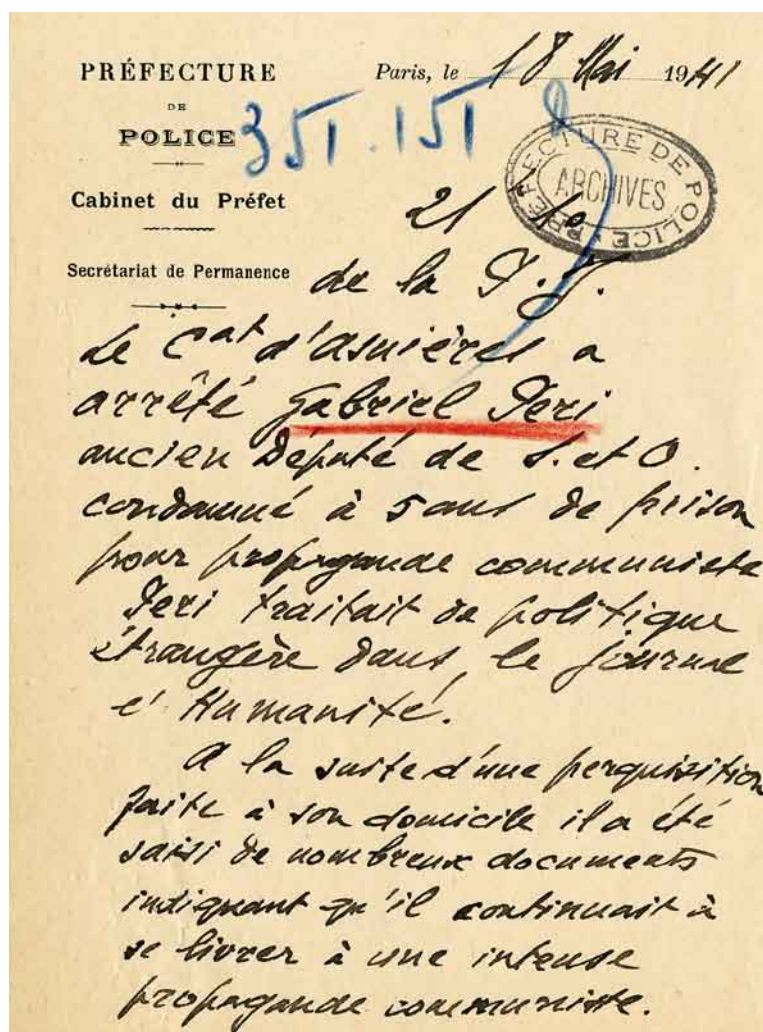
Né en 1902, Gabriel Péri, dont la jeunesse se déroule sous le signe du grand massacre de 14-18, connaît une vocation politique précoce. *Je me suis éveillé à la vie pensante dans un monde encore en guerre* écrit celui qui n'est encore qu'un adolescent et que les récits poignants d'Henri Barbusse vont profondément marquer.

Il a quinze ans lorsqu'il adhère aux jeunesses socialistes en 1917, avant de rejoindre les jeunes communistes après la scission du congrès de Tours de 1920. Il en devient bientôt le secrétaire national et assure la ligne du journal *L'Avant-Garde*.

Déjà s'exprime sa passion d'écrire. A peine âgé de vingt-deux ans, le voici qui entre tout à la fois à la direction nationale du Parti communiste français et au journal *L'Humanité*, dont il dirige le service de politique étrangère jusqu'à la veille de la guerre. Il s'y forme sous l'autorité bienveillante de deux grandes figures, Paul Vaillant-Couturier et Marcel Cachin.

Son engagement précoce l'amène à suivre naturellement une active carrière politique. Député de Seine-et-Oise en 1932, vice-président de la commission des Affaires étrangères à la Chambre, Gabriel Péri s'affirme comme un orateur de talent et un fin connaisseur de la scène internationale et de son complexe écheveau d'avant-guerre.

Il est de ceux, trop rares hélas, qui, avec une acuité singulière, dénoncent la monstrueuse volonté de puissance et d'hégémonie qui, pas à pas, rongent l'Europe tout entière. S'insurgeant contre le *pronunciamento* du général Franco et la politique de non-intervention de la France dans la guerre civile espagnole, il dénonce avec vigueur l'illusion des accords de Munich. *Les forces de guerre l'ont emporté quand vous avez choisi de vous rendre à Munich*, lance-t-il avec prescience le 5 octobre 1938, à la Chambre, à l'adresse du gouvernement d'Édouard Daladier.

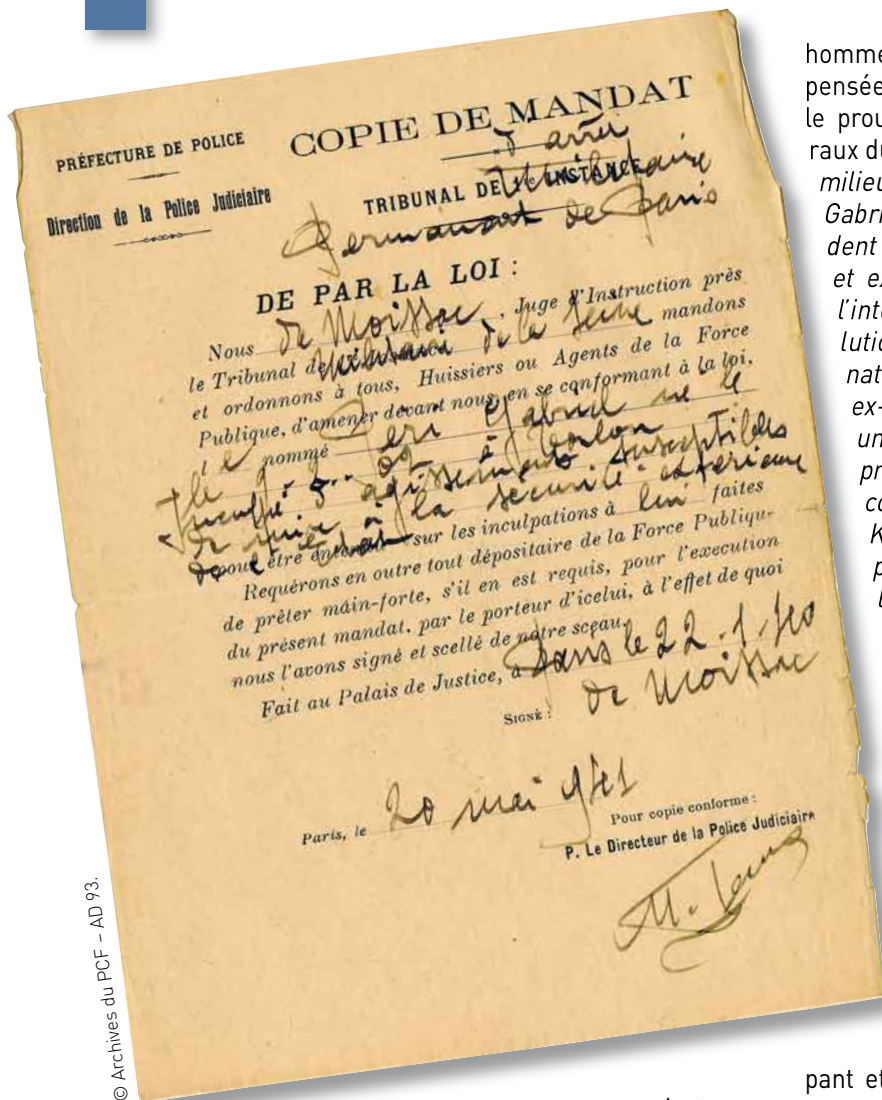


A l'été 1939 il est dans les Alpes quand il apprend la signature du pacte germano-soviétique, il en est profondément affecté¹. Le 24 août au soir, à Paris, il participe à la réunion de la commission des affaires étrangères et selon l'historien Claude Pannetier, par une expression « mesurée et habile » il évite de légitimer le pacte. Charles Tillon, qui siège au banc de Gabriel Péri raconte : *Je savais combien il était atterré par la nouvelle de la signature du pacte (il avait appris à l'ambassade soviétique que des accords secrets devaient être*

Note du cabinet du préfet.

18 mai 1941, 21h10. La police judiciaire signale au préfet de police de Paris l'arrestation le jour-même de Gabriel Péri pour « propagande communiste ». Et précise que la perquisition faite à son domicile a permis de saisir des documents.

¹ Des protocoles secrets entre l'URSS et l'Allemagne aboutissent à la signature les 23-24 août 1939 du pacte de non-agression germano-soviétique.



© Archives du PCF - AD 93.

Copie du mandat d'arrêt du tribunal militaire permanent de Paris.

Le mandat, daté du 22 janvier 1940, est émis à l'encontre de Péri pour « agissements susceptibles de nuire à la sécurité intérieure ». De fait, il est fiché par les Renseignements généraux comme « Français dangereux pour l'ordre intérieur » depuis 1923...

adjoints au Pacte). Gabriel Péri lui dit : *Le plus affreux c'est que les munichois exigent aujourd'hui des communistes de renier leur parti pour avoir le droit de participer à la défense nationale.* Et de fait, l'affaire met mal à l'aise des camarades ; certains d'entre eux se désolidarisent de la position du parti. Gabriel Péri, lui, demeure fidèle au PCF dont pourtant quelques membres se montraient soupçonneux à son égard : [...] *Son passé, sa profession, ses relations le rendent douteux*². En effet, comme cela transparaît dans les ouvrages dont celui de Robert Montdargent³ il est vu comme *cet homme communiste à l'esprit libre* [...]

L'Humanité justifiant le pacte, Daladier fait saisir le journal.

Cinq semaines après la séance du 24 août 1939, Gabriel Péri parvient à échapper à l'arrestation des députés communistes mais une condamnation par contumace à cinq ans de prison le frappe le 3 avril 1940. Il doit entrer dans la clandestinité. Résistant, menant une vie de proscrit, il reste un

homme fidèle à des convictions mais libre dans sa pensée et dans son comportement comme semble le prouver une note des Renseignements généraux du 24 février 1941 qui indique : *Dans certains milieux politiques de la capitale, on dit que Gabriel Péri, ex-député communiste, vice-président de la Commission des Affaires étrangères et ex-rédacteur au journal L'Humanité, aurait l'intention de se séparer des éléments révolutionnaires demeurés fidèles à la III^e Internationale et, avec le concours de Langumier, ex-député communiste de Paris, de lancer un mouvement qui, tout en conservant le programme politique et social de l'ex-parti communiste, se libérerait de la tutelle du Komintern. On affirme à ce sujet que les pourparlers engagés à cet effet seraient sur le point d'aboutir*⁴.

Par ailleurs, Péri ne cesse d'être ce qu'il a été toute sa vie : un écrivain politique, une plume puissante, qui prend toute sa part des publications clandestines du PCF, qu'il s'agisse de *L'Humanité* ou de brochures qui connaissent une profonde résonance, à l'image de *Non, le nazisme n'est pas le socialisme* parue en avril 1941. Claude Pannetier estime que le PCF avait été réservé sur sa publication qui en avait été retardée.

Pendant près d'un an, il combat l'occupant et Vichy, il fait face à leurs exécutants et à leurs polices – Gestapo et supplétifs confondus. Il endure ainsi la vie hâtive et périlleuse des proscrits, contraint à changer de caches à plusieurs reprises mais le 18 mai un commissaire de police accompagné de quatre hommes intervient dans son dernier lieu d'hébergement, au 5 place de la Porte-de-Champerret chez André et Berthe Chaintron. Les arrestations sont souvent en ces temps le fait de dénonciation ; il a été trahi par son agent de liaison.

Ce jour-là, Gabriel Péri se rendant chez les Chaintron avait négligé de regarder la fenêtre où selon une convention, en cas de danger, Berthe mettait à la fenêtre une couche blanche de son bébé. Il monte donc à l'appartement et est arrêté. Il est aussitôt conduit à la prison du Cherche-Midi, lieu de tortures mais aussi antichambre du Mont Valérien.

Pendant six mois d'incarcération il continue à écrire. Il prépare alors sa défense devant le tribunal d'État sous forme de mémoire mais Otto Abetz et Pétain n'osent pas faire juger ce combattant

² Roger Bourderon, « Gabriel Péri clandestin », in *Cahiers d'histoire de l'Institut de recherches marxistes*, n° 4, p. 7, 1981.

³ Robert Montdargent, *Gabriel Péri, la double loyauté*, Le Temps des Cerises, 2002.

⁴ Texte de la note reproduit ici en intégralité. Le document est conservé aux archives de la préfecture de police de Paris.

Perquisition du 18 mai 1941.

Retranscription
du rapport de
perquisition
de la police lors
de l'arrestation de
Gabriel Péri.
Publiée par
Robert Montdargent
dans son ouvrage
*Gabriel Péri,
la double loyauté.*

Les Inspecteurs T., L., Z., et K., à Mr le Commissaire de Police.
Nous mettons à votre disposition Péri Gabriel, Joseph, né le 9
Février 1902, à Toulon (Var) de Joseph et Yvonne Riffey marié sans
enfant, ex-député communiste de la circonscription d'Argenteuil,
journaliste demeurant chez un nommé Chaintron, 5 place de la
porte de Champerret à Paris.

Arrêté ce jour à 20h15, 5 place de la porte de Champerret à
Paris, pour infraction au décret du 26.9.1939 portant dissolution
du P.C.F. dans les circonstances suivantes :

A la suite de notre perquisition au domicile du nommé
Chaintron où vous avez acquis la certitude que cet appartement
était bien le refuge de l'ex-député communiste Gabriel Péri, nous
sommes restés sur place pour attendre son retour et nous l'avons
appréhendé à 20h15 alors qu'il rentrait à son domicile. Fouillé, il a
été trouvé porteur de :

1) une carte d'identité de la Préfecture de Police au nom de
Leselier portant la photographie de Péri, sur laquelle apparaît un
timbre sec du commissariat de Vanves.

2) un bulletin de naissance au nom de Leselier.

Conduit au commissariat et interpellé il a reconnu être Péri
Gabriel ex-député communiste déchu.

Péri est connu comme suit au fichier des Renseignements
Généraux et de la Préfecture de Police.

En 1918, Péri fait son apparition dans les milieux révolution-
naires de Marseille où il fonde un groupe de Jeunesses Socialistes
qui, sous son impulsion donne par la suite, son adhésion à la 3^{ème}
Internationale.

En 1922, il est nommé secrétaire administratif appointé de la
Fédération Nationale des Jeunesses communistes⁹⁷.

Fin 1922, il est nommé délégué (avec voix délibérative) de la
Fédération Nationale des Jeunesses Communistes au Comité
Directeur du Parti Communiste Français.

En 1923, il ne sollicite pas le renouvellement de son mandat de
secrétaire administratif de la Fédération et quitte les Jeunesses com-
munistes pour entrer dans les organisations du Parti.

© DR

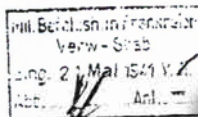
Mandat de dépôt.

Deux jours après
son arrestation,
le juge d'instruc-
tion du tribunal
de première
instance de
la Seine de-
mande que Péri
soit incarcéré à
la prison
de la Santé.

KOMMANDANT VON GROSS-PARIS
MILITÄRVERWALTUNGSSTAB

Paris, den 20. Mai 1941

Abt.: pol 411



An den

Militärbefehlshaber in Frankreich
- Verwaltungsstab -
Paris.

Betr.: Verhaftung eines Kommunisten durch Beamte der
hiesigen Polizeipräfectur.

Der frühere kommunistische Kammer-Abgeordnete
Gabriel P e r i , Mitglied des Zentral-Komitees der
kommunistischen Partei Frankreichs, ist durch Beamte
hiesigen Polizeipräfectur verhaftet worden. P e r i
am 3.4.1940 in Abwesenheit durch das 3. Pariser Mi-
gericht zu 5 Jahren Gefängnis, 5000,- frs. Geldstr.
Verlust der bürgerlichen Ehrenrechte auf die Dauer
Jahren verurteilt worden, da er bei der Gründung
"Groupe Ouvrier et Paysan Français", einer komm-
Tarn-Organisation nach dem Verbot der kommunisti-
Partei, beteiligt war. Seit September 1939 hielt
verborgen.

P e r i ist von der französischen Polizei
französischen Staatsanwaltschaft zur Abbüßung
nisstrafe überstellt worden.

Für den Kommandanten von Gross Paris
der Chef des Verwaltungsstabes
im Auftrage

G. Hab

Avis allemand annonçant l'arrestation de Péri par la police

© DR

Avis allemand.

Le commandement allemand du Gross Paris produit
le 20 mai 1941 une note expliquant les conditions
de l'arrestation de Péri, deux jours avant, par la police
française. Document publié par Robert Montdargent, *ibid.*

318412

15

NO 64

N° de P.
N° de G.
N° de J.
N° de P. P.

TRIBUNAL DE PREMIÈRE INSTANCE
DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Mandat
DE DÉPÔT

Nous,
Juge d'Instruction au Tribunal de première Instance du dépar-
tement de la Seine, mandons et ordonnons à tous Huissiers ou
Agents de la force publique de conduire en la maison d'arrêt
en se conformant à la loi.

Sauve

Péri Gabriel 39

Jug. arrêt 26. 9. 39

24/10/41

27-10-40 art 4

inculpé d
enjoignant au Directeur de ladite maison d'arrêt de
et entretenir en dépôt jusqu'à nouvel ordre.

Requerrons tout dépositaire de la force publique de prêter
main-forte pour l'exécution du présent mandat, s'il en est requis
par le porteur d'icelui; à l'effet de quoi nous l'avons signé et scellé
de notre sceau.

Fait au Palais de Justice, à Paris, le
mill neuf cent

20 MAI 1941

Georges POTTIER

Le greffier,
Sauve

Archives du PCF - AD 93

brillant et lucide qui, d'accusé, se serait transformé en accusateur⁵. Gabriel Péri savait qu'il était condamné à mort sans avoir été jugé.

Il est livré aux Allemands. Le 15 décembre, conduit au Mont Valérien et fusillé aux côtés de dizaines d'otages juifs et communistes.

La veille de son exécution il écrit à son avocate, et amie, Odette Moreau, une lettre dans laquelle se trouve résumée l'essence même de ce que fut sa vie.

Très chère amie

L'aumônier du Cherche-Midi vient de m'annoncer que je serai, tout à l'heure, fusillé comme otage. Ce sera le dernier chapitre du grand roman de cette époque. Grande amie, veuillez recevoir le dépôt de quelques volontés somme toute sacrées. [...]

Voyez très rapidement mon amie, qu'elle soit la dépositaire intellectuelle de ma mémoire comme elle a été ma grande conseillère.

Je vous supplie de réclamer au Cherche-Midi les affaires que j'ai laissées ; peut-être quelques-uns de mes papiers serviront-ils ma mémoire. Que mes amis sachent que je suis resté fidèle à l'idéal de toute ma vie ; que mes compatriotes sachent que je vais mourir pour que la France vive.

Une dernière fois j'ai fait mon examen de conscience : il est très positif. C'est cela que je voudrais que vous répétiez autour de vous. J'irais dans la même voie si j'avais à recommencer ma vie.

J'ai souvent pensé, cette nuit, à ce que mon cher Paul Vaillant-Couturier disait avec tant de raison, que le communisme était la jeunesse du monde et qu'il préparait des lendemains qui chantent.

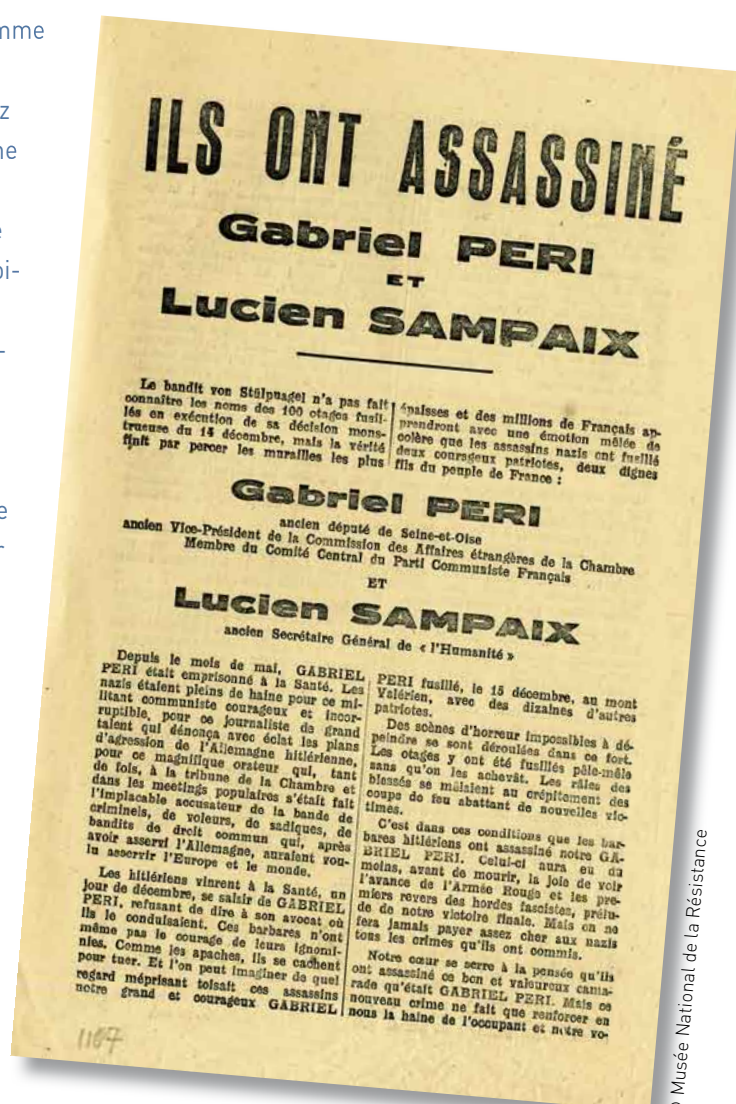
Je vais préparer, tout à l'heure, des lendemains qui chantent.

Sans doute est-ce parce que Marcel Cachin a été mon bon maître que je me sens fort pour affronter la mort.

Adieu et vive la France ! ■

Gabriel

La nouvelle de son exécution a tôt fait de se répandre tandis que sa dernière lettre parvient à Londres par l'entremise du colonel Rémy qui la remet au général de Gaulle. Maurice Schumann la lit sur les ondes de la BBC le 7 mars 1942, après avoir honoré sa mémoire ainsi que celle d'une autre figure lumineuse de la Résistance, Honoré d'Estienne d'Orves : *De cette unanimité nationale, contre le même et seul ennemi : l'invasisseur, [...] le témoignage le plus pathétique nous est parvenu, lance Maurice Schumann. Il émane d'un otage massacré que beaucoup d'entre nous ont connu et souvent combattu avec acharnement. Mais ceux qui furent ses pires adversaires tiendront à l'honneur d'être les premiers à célébrer sa mémoire comme celle d'un héros national.*



Tract du Parti communiste français, diffusé début 1942 quelques semaines après l'exécution au Mont Valérien de Gabriel Péri et du secrétaire général de *L'Humanité* Lucien Sampaix.

⁵ Cf. Roger Bourderon, *ibid.*

Les derniers mots de Gabriel Péri vont connaître un retentissement singulier. De nombreux groupes de résistance se saisissent de son nom qu'ils portent comme un étendard, comme le symbole de leur lutte irréductible.

Le 15 juin 1943, paraît dans *Les Lettres françaises* un poème, *Ballade de celui qui chanta dans les supplices*. A ce recueil d'Aragon répond comme en écho le *Gabriel Péri* d'Éluard. Ils restituent tout deux le visage du résistant qui se bat pour les valeurs consubstantielles à la liberté et à la dignité de l'homme.

L'homme n'est rien en lui-même. Il n'est qu'une chance infinie. Mais il est le responsable infini de cette chance, disait Camus⁶. Tout au long de sa trop brève existence, Gabriel Péri se sera engagé à tirer le meilleur de ces chances qui nous sont données. Pour la France, pour cet idéal politique de courage et d'espoir qui l'a habité et soutenu jusque dans ses derniers instants. C'est en chantant la Marseillaise qu'il tomba sous les balles.

La voix de Gabriel Péri nous parle de la France, de cette France qui témoigna dans la Résistance qu'elle n'avait pas oublié son génie, et qu'il a su si bien servir, avec les armes du journaliste, de l'homme d'État et du résistant.

La légende de Gabriel Péri

**REPRODUCTION DU TEXTE
NON AUTORISÉE
PAR L'AYANT-DROIT**

⁶ Albert Camus, *Carnets II, janvier 1942-mars 1951*, Gallimard, 1964.

Le Carré des Fusillés du cimetière parisien d'Ivry-sur-Seine.

À gauche de l'entrée du cimetière sont alignées les sépultures des « Combattants de l'ombre ». Presque tous ceux qui y sont enterrés sont tombés sous les balles nazies ou furent fusillés comme résistants ou otages et proviennent d'une fosse où 878 de ces suppliciés (dont les membres de l'Affiche rouge) ont été transportés en ce lieu par les camions de la Wehrmacht depuis le Mont Valérien, le stand de tir de Balard et d'autres lieux proches où ils étaient assassinés.

À l'emplacement de ces fosses, la ville de Paris a érigé le 4 octobre 2003 une stèle à leur mémoire.

**REPRODUCTION DU TEXTE
NON AUTORISÉE
PAR L'AYANT-DROIT**

Louis Aragon, *extrait*.
Hommage à Gabriel Péri.
© Jean Ristat

Ce poème a été écrit en 1943 soit deux ans après l'exécution de Gabriel Péri, mais dans ce laps de temps, très court, la tradition orale s'était forgée. Provoquée par une large diffusion de l'histoire et du sort du résistant fusillé.

De fait, Gabriel Péri est enterré à Suresnes, mais la légende ne modifie en rien la stature du personnage, la réalité de son martyre et l'histoire des suppliciés qui ont subi le même sort et ont été enfouis à la hâte dans les fosses communes du cimetière parisien d'Ivry.



Aragon est aussi l'auteur de *La Rose et le Réséda*, également dédié à Péri. Il écrit dans le *Quotidien Marseillais* du 12 mai 1943 : *Cette chanson, écrite en 1942 [...], je comptais la dédier conjointement à Gabriel Péri et à Estienne d'Orves, mais je m'avise qu'elle est aussi bien écrite pour Guy Môquet et Gilbert Dru et tous les martyrs français⁷ entre le sang desquels je me refuse à distinguer.*

La Rose et le Réséda⁸

REPRODUCTION DU TEXTE
NON AUTORISÉE
PAR L'AYANT-DROIT

Louis Aragon,
© Éditions Gallimard

⁷ Exergue ajouté à la main par Aragon dans *Contribution au cycle Gabriel Péri*.

⁸ In *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, La Pléiade, 2007.

Enfants des barricades 1940-1945

Sur une barricade

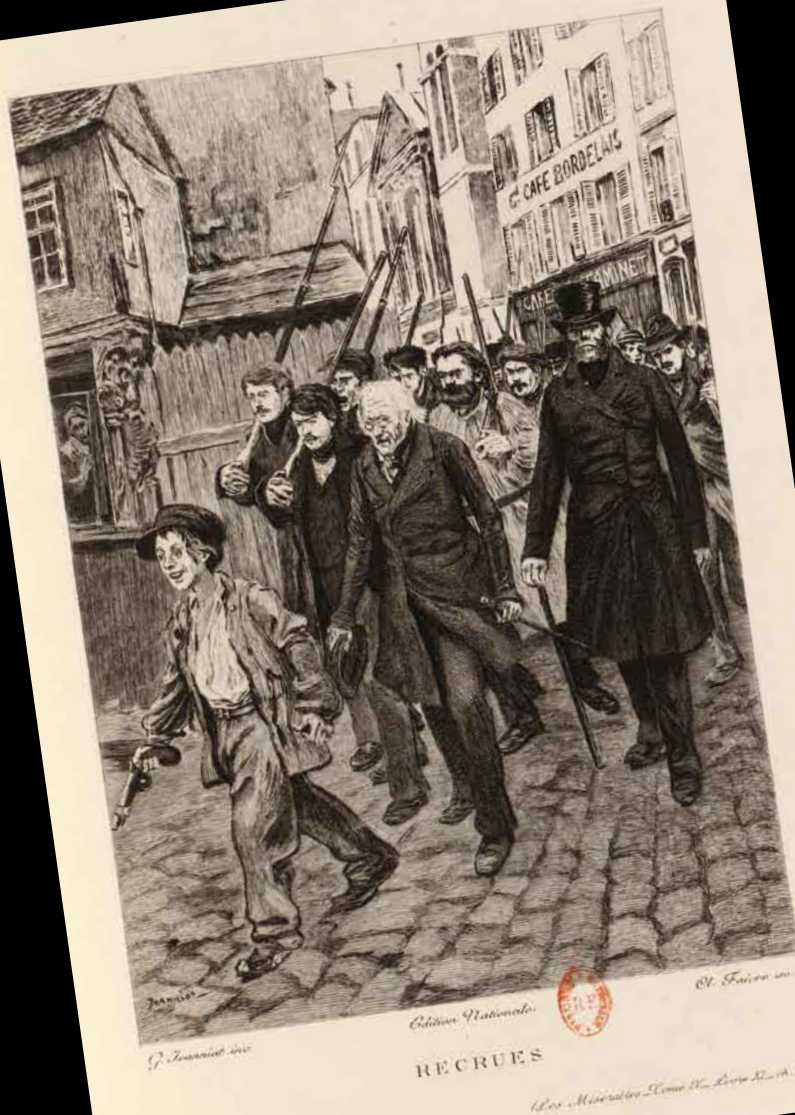
Sur une barricade, au milieu des pavés
 Souillés d'un sang coupable et d'un sang pur lavés
 Un enfant de douze ans est pris avec les hommes
 — Es-tu de ceux-là, toi ? L'enfant dit : nous en sommes
 — C'est bon, dit l'officier ; on va te fusiller
 Attends ton tour. L'enfant voit des éclairs briller,
 Et tous ses compagnons tomber sous la muraille.
 Il a dit à l'officier : — Permettez-vous que j'aie
 Rapporter cette montre à ma mère chez nous ?
 Tu veux t'enfuir ? — Je vais revenir. — Ces voyous
 Ont peur ! Où loges-tu ? — Là, près de la fontaine.
 Et je vais revenir, monsieur le Capitaine.
 — Va-t'en, drôle. L'enfant s'en va. — Piège grossier !
 Et les soldats riaient avec leur officier
 Et les mourants mêlaient à ce rire leur râle ;
 Mais le rire cessa car soudain l'enfant pâle,
 Brusquement reparu, fier comme Viala
 Vient s'adosser au mur et leur dit : Me voilà
 [...]

La mort stupide eut honte, et l'officier fit grâce. ■

Victor Hugo
La Légende des Siècles,
 1^{re} série, XIII, 1, pièce datée du 27 juin 1871.

*Enfant je ne sais point, dans l'ouragan qui passe
 Et confond tout, le bien, le mal, héros, bandits,
 Ce qui dans le combat te poussait mais je dis
 Que ton âme ignorante est une âme sublime.*

Victor Hugo, *La Légende des Siècles.*



Gavroche. Gravure de Pierre-Georges Jeannot (1848-1934). Illustration de 1887 pour *Les Misérables* de Victor Hugo, Tome IV, Livre XI, ch. VI. Gavroche, arme à la main, guide la contestation. Contrairement aux hommes derrière lui, il arbore un sourire sûr. Le personnage a été inspiré à Victor Hugo par le jeune garçon du tableau d'Eugène Delacroix, *La Liberté guidant le peuple* (1830).

Neuf balles

Neuf balles dans mon chargeur
 Pour venger tous nos frères
 Ça fait mal de tuer
 C'est la première fois
 Sept balles dans mon chargeur –
 c'est si simple
 L'homme qui tirait l'autre nuit
 C'était moi. ■

Poème de Madeleine Riffaud
 dédié à Jean-Pierre Mulotte,
 16 ans

Enfants des barricades

Guerre 14-18. Un régiment d'infanterie coloniale quitte Paris pour le front, 1915.

Le jeune garçon, à gauche, en uniforme et calot, rappelle que l'engagement spontané des enfants n'a pas commencé en 1940.

Ainsi entre 1915 et 1916, de nombreux très jeunes Parisiens ont cherché à se rendre sur le front, fuyant de leur établissement scolaire. En primaire, on a compté 14 enfants dans le XIII^e arrondissement, 13 dans le XII^e, 7 dans le XV^e, 20 dans le VI^e...

Autant de pulsions héroïques individuelles qui mobilisèrent autant les petites filles que les petits garçons.

Cf. Stéphane Audoin-Rouzeau, in *Les Collections de L'Histoire*, n° 21, pp. 68-72.



Paris commence au badaud et finit au gamin, deux êtres dont aucune autre ville n'est capable¹.

Le gamin de Paris qui vient à l'esprit de chacun est le Gavroche des *Misérables*². Ce personnage de roman incarne un fait permanent : l'incroyable vitalité des enfants des rues de Paris, gamins ou « titis » un peu plus âgés dont la jovialité cache un caractère trempé par les aléas de la vie. Ils restent effrontés dans les circonstances les plus dures. Ils sont là, lors des insurrections qu'elles soient provoquées par l'oppression, le despotisme, le fanatisme idéologique, l'injustice...

Ils sont là, à Paris, en août 1944 sur les barricades. Alors rendons-leur hommage grâce à deux témoignages et quelques extraits de poèmes.

Le premier témoignage est celui de Madeleine Riffaud, alias Rainer en résistance, qui à vingt ans a pris le commandement d'un détachement de la compagnie Saint-Just des Francs Tireurs Partisans Français (FTP), composante des FFI, du 21 et 26 août. Les 21 et 22 août, elle est sur les barricades du 19^e. Elle relate en 1946 : [...] Les petits enfants de Paris aiment à jouer à la marelle sur les trottoirs. Ils tracent à la craie des figures inégales. Ils écrivent Terre au milieu d'un rectangle et Ciel sur un autre. Les petits enfants de Paris sautent à cloche-pied sur la terre et le ciel en sifflant les chansons des grands. Et leurs dessins, longtemps, restent visibles sur les pavés...

Les trains n'ont pas hurlé en signe de deuil. Les avions ne sont pas descendus place Blanche, avec de grands ronds d'ailes autour du corps. Les cloches n'ont pas sonné à Notre-Dame. C'était le 22 août 1944. Les miliciens tiraient sur nous du haut des toits et Paris étaient plein de Tigre. Les camaras par milliers mouraient encore de par le monde. On n'eut pas le temps de pleurer. Ce fut plutôt de la colère quand le petit est mort, un soleil dans ses mains.

Il y a longtemps qu'il voulait lancer cette grenade. C'était un gamin du quartier : une tête à jouer à la marelle, blond avec des mèches mal plantées. On ne savait même pas son nom. Mais tout cela n'a pas d'importance pour l'histoire. Ce sont des choses dont on s'est souvenus bien après, en cherchant. Il était tout le temps dans nos jambes. On ne voulait pas lui donner d'arme, vous pensez bien. D'ailleurs, nous n'en avions guère... Pourtant un matin, le petit est arrivé, une grenade «citron» pendue à sa ceinture. Où l'avait-il ramassée ? Comment savoir... Deux jours durant il attendit une occasion assez belle pour

la balancer. Puis, un matin, il revenait d'une liaison... Toute la nuit on avait tiré. On s'attendait à une attaque. C'était à peine l'aurore et il faisait presque froid. Le petit s'endormait dans les sacs de sable de la barricade.

Quelqu'un soudain cria : Alerte !... Au tournant de la rue, un camion allemand roulait vers nous, énorme dans le demi-jour. C'est alors que le gosse a détaché sa grenade. Il l'a regardée un moment et l'a soupesée dans sa main comme une orange. Le camion militaire avançait toujours. Chacun était en position de tir... C'est sans doute à ce moment que le petit a dégoupillé sa grenade et lâché la cuillère. Le camion était à portée. Alors, dans le petit jour, on a vu un drapeau français jaillir à la portière. On a vu des copains aux brassards tricolores, plein le camion allemand qu'ils ramenaient au poste, des copains qui rentraient victorieux et criaient qu'on les reconnaisse ! Quelques secondes restaient au petit pour lancer sa grenade. Où qu'il la jetât, il risquait de blesser des nôtres. Devant, ceux du camion, sautés en marche, courant vers nous... Autour les copains, les femmes du quartier, tôt éveillées, qui sortaient des maisons avec des brocs de café d'orge... Et lui, sa grenade au poing, sa grenade dégoupillée, sa première grenade...

Personne n'a remarqué le regard du petit. Personne n'a compris tout d'abord. Personne ne l'a vu s'accroupir dans les sacs la grenade au creux des mains, au creux tiède de ses mains, comme un oiseau, comme un fruit empoisonné. Tout au creux de son estomac – pour protéger ses amis – roulé en boule dans les sacs comme un petit animal dissimulant sa proie... Sans rien dire, malgré son cœur qui éclatait. Tout simplement. Et l'horloge au bout de la rue, au fronton de l'atelier, lumineuse et glacée comme une lune... sans crier, sans pleurer, sans que ne personne l'ait vu.

On a trouvé de ses cheveux, me dit Christian, sur ma musette. On n'a pas eu le temps de pleurer. De vrais camions allemands attaquaient les barri-

¹ Robert Riccatte, *Œuvres complètes de Victor Hugo*, Club Français du Livre, 1969.

² Victor Hugo publie *Les Misérables* en avril 1862.



© AFP

Construction des barricades. Encadrés par les adultes (un résistant au centre de la photo arbore son brassard bleu-blanc-rouge), les enfants prennent une part active à la construction des barricades et participent par ailleurs au soulèvement de la population de Paris en août 1944. Les rues sont décapées pour ériger les quelque 600 barricades dressées dans la capitale en quelques jours.

*cedes. Un milicien nous tirait dans le dos. On n'arrivait pas à trouver de quelle lucarne. On n'a pas eu le temps... Mais le petit, c'était un homme. [...]*³

Le second témoignage est celui d'Henri Lucius Grégoire, du groupe de résistance du Régiment des sapeurs-pompiers de Paris, *Sécurité parisienne*. Le 19 août il venait d'avoir dix-neuf ans et se trouve sur la barricade Saint-Michel sur laquelle viennent buter les attaques des chars « Tigre » stationnés au Sénat, qui était un des points d'appui FFI important contrôlant le passage des véhicules ennemis sur l'un de leur axes de circulation ouest-est (le boulevard Saint-Germain) : *Cette barricade eut à subir de nombreuses attaques au cours de la même journée ce qui obligeait les résistants à la reconstruire. C'est au cours de l'une de ces actions que nous avons vu un gamin, qui pouvait avoir dix-douze ans, se placer derrière un arbre sur le trottoir, à l'angle des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel (devant le square du musée de Cluny), un cocktail Molotov à la main, il le lança sur le moteur du char qui passait à sa hauteur, lequel s'embrasa aussitôt.*

Une immense clameur s'éleva de notre barricade saluant l'audace de ce Gavroche mais notre admiration était mêlée d'inquiétude à son égard. Par une manœuvre, le char en feu se déplaça vers la bouche de métro. Les tankistes s'en extrayant furent alors criblés de balles par les résistants de la barricade de la rue de la Harpe.

*Chaque fois que je passe à cet endroit, j'ai une pensée pour ce gamin dont nul ne sait ce qu'il est devenu*⁴.

***Il y a les barricades
des combattants [...] où le guetteur attaque
à la bouteille incendiaire
le char au ralenti...
Et il y a la barricade
des enfants dans les
ruelles de Montmartre.***

La carmagnole des enfants

Un revolver. Quel garnement
Où l'as-tu pris cet instrument
Bien sûr pas dans ma poche
C'est pour tuer les Boches

On dirait qu'ils sont mécontents
Boulevard de Ménilmontant
On se dit camarades
On joue aux barricades. ■

Louis Aragon⁵
© Jean Ristat

³ Texte de Madeleine Riffaud, « La Grenade », in *Elle s'appelait Rainer*, Julliard, 1994.

⁴ Propos inédits.

Ce texte de Paul Eluard, *Critique de la poésie*, d'un poète de la Résistance, pose le problème de la légitimité de l'activité poétique face à l'urgence de l'histoire¹.

Il chante le bonheur de l'homme sans que le souvenir des victimes du fascisme, qui entrecoupe le chant, n'altère la beauté des images. Le rappel des suppliciés mêlant l'histoire du passé à la puissance de la vie présente est l'expression de l'enracinement de chaque être humain dans ce passé et du continuum de l'humanité à travers les bouleversements de l'histoire.

Le feu réveille la forêt

Les troncs les cœurs les matins les feuilles
Le bonheur en un seul bouquet
Confus, léger, fondant, sucré
C'est toute une forêt d'amis
Qui s'assemble aux fontaines vertes
Du bon soleil au bois flambant.

Garcia Lorca a été mis à mort.

Maison d'une seule parole
Et des lèvres unies pour vivre
Un tout petit enfant sans larmes
Dans ses prunelles d'eau perdue
La lumière de l'avenir
Goutte à goutte elle comble l'homme
Jusqu'aux paupières transparentes.

Saint-Pol-Roux a été mis à mort
Sa fille a été suppliciée.

Ville glacée d'angles semblables
Où je rêve de fruits en fleur
Du ciel entier et de la terre
Comme à des vierges découvertes
Dans un jeu qui n'en finit pas
Pierres fanées murs sans écho
Je vous évite d'un sourire.

Decour a été mis à mort. ■

Paul Eluard
« Critique de la poésie », in *Au Rendez-vous allemand*.
© 1945- Les Éditions de Minuit

¹ Daniel Bergez, *Les textes essentiels de la littérature française du XX^e siècle*, collection Joker, Bordas, 1991.

1. Simone Michel-Lévy

Place baptisée à son nom par arrêté municipal du 11 août 2006 près de la Direction de la recherche et du contrôle technique, institution où elle travailla, terre-plein central de l'avenue de Saxe, 7^e arrondissement.

2. Louis Robert Pelletier

Plaque apposée le 24 octobre 2007, là où il vécut, 93 rue du Bac, 7^e arrondissement. Son nom est également gravé à la section des « Écrivains morts pour la France pendant la guerre 1939-1945 » au Panthéon.

3. André Casati, Jean Le Meec, Raymond Maenhaut, Marcel Stephan, les élèves du lycée Henri-IV

À Paris, la mémoire des étudiants et lycéens tués par les nazis est notamment rappelée par le monument de Gaston Watkin (1957) au jardin du Luxembourg.

4. Pierre Alviset

Plaque apposée le 7 juin 2006 au collège qui porte son nom depuis 1976, 88 rue Monge, 5^e arrondissement.

5. Louise Pétron

Plaque apposée le 19 novembre 2004 là où elle a été arrêtée, 11 avenue Paul-Adam, 17^e arrondissement.

6. Angèle Mercier

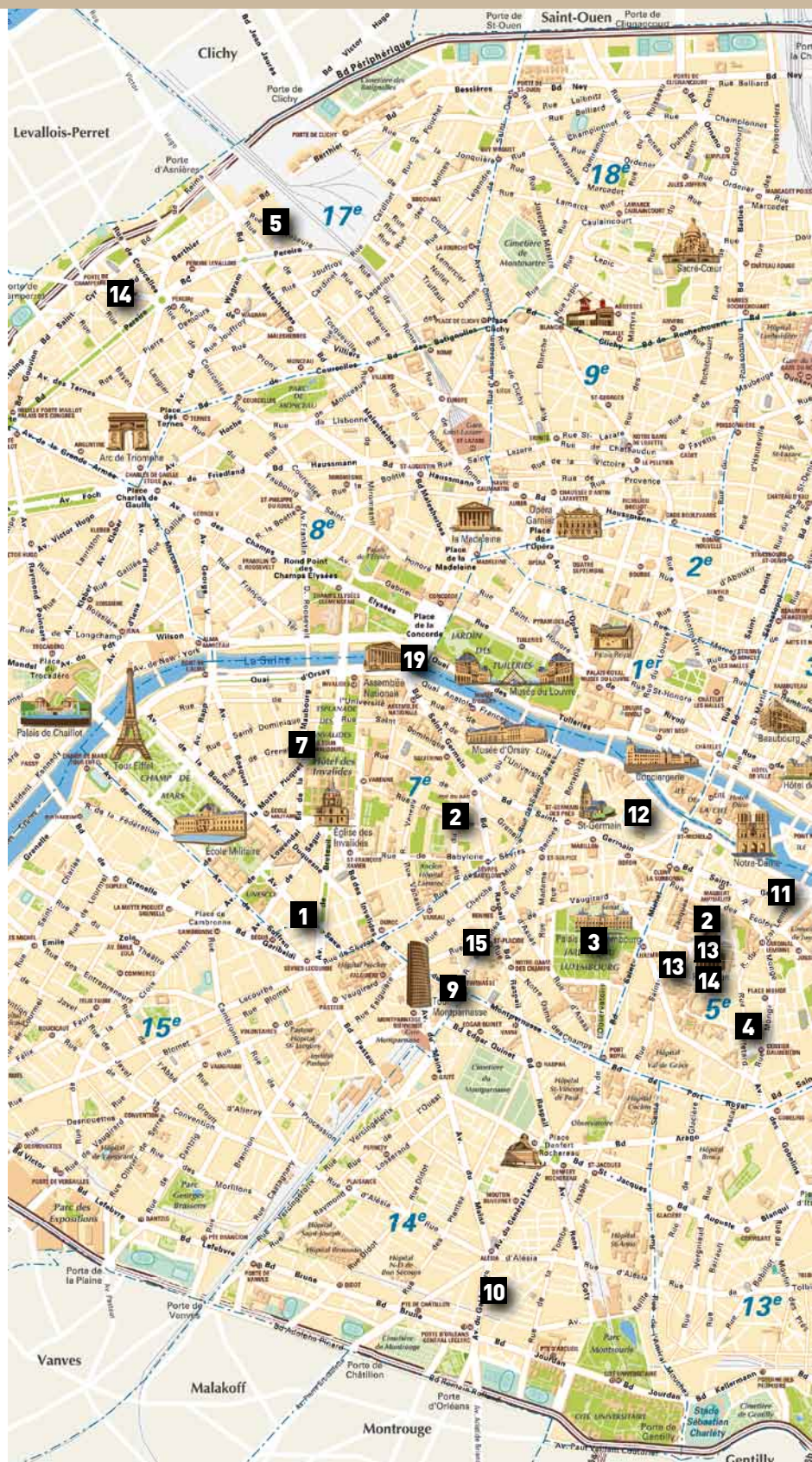
Plaque apposée le 6 décembre 2007 sur l'immeuble où elle habitait, 17-23 rue du Docteur-Potain, 19^e arrondissement. Son nom a été donné au centre d'animation Solidarité situé au 133-135 boulevard Sérurier, 19^e arrondissement.

7. Gustave Baulin

Plaque apposée le 31 octobre 2006 à l'endroit où il est mortellement atteint par une rafale de mitraillette, 27 boulevard de la Tour-Maubourg, 7^e arrondissement.

8. Étienne Lalis

Plaque apposée le 17 février 2006 à l'endroit où il a été assassiné, 41 rue des Vinaigriers, 10^e arrondissement.

**9. Georges Paulin**

Plaque apposée le 20 juin 2006, sur l'immeuble d'où il anima le réseau de renseignement Phill, 3 place du 18-Juin-1940, 6^e arrondissement.

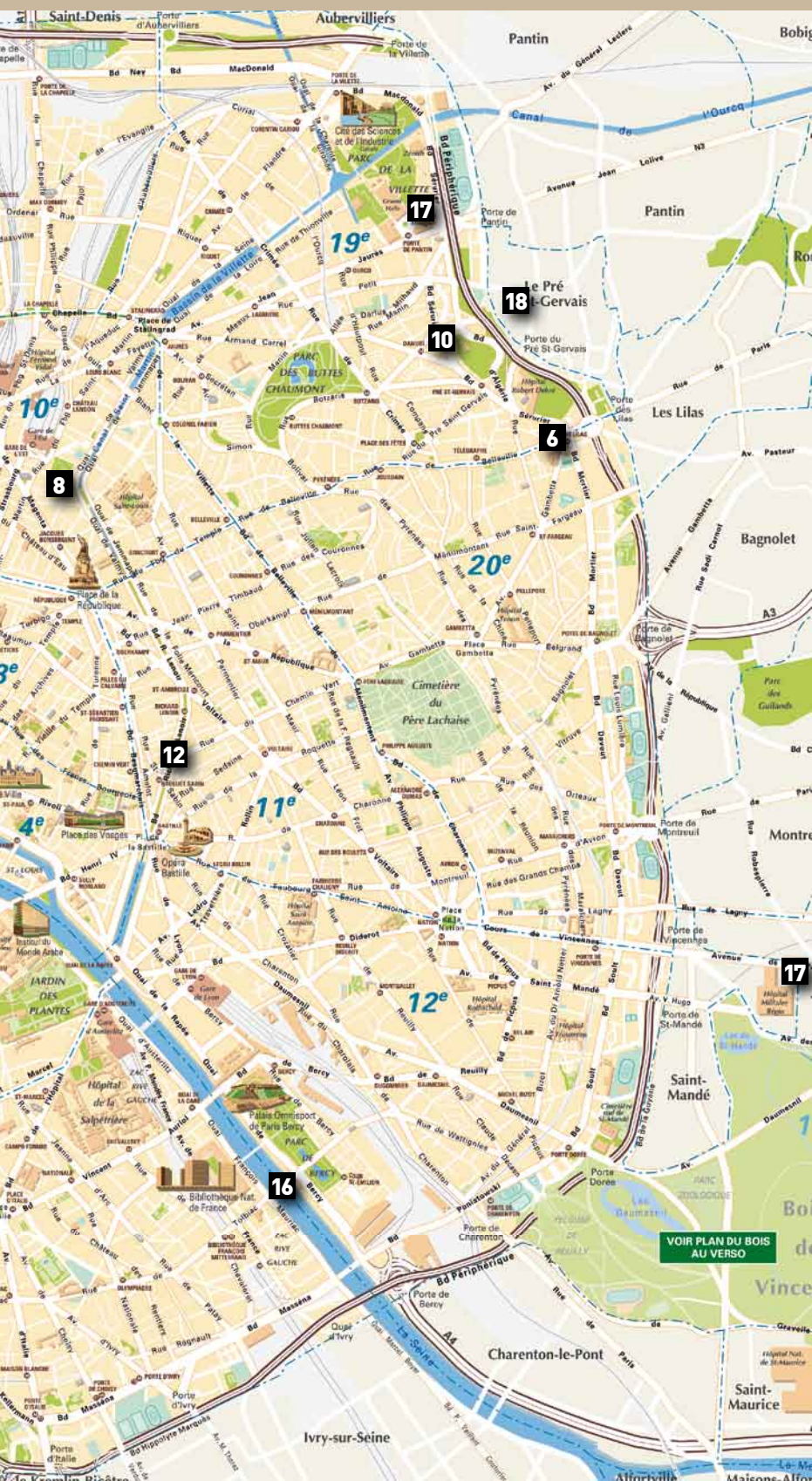
10. France Bloch Sérazin

Plaque apposée le 4 décembre 2008 où elle avait installé son laboratoire d'explosifs clandestin,

1 avenue Debidour, 19^e arrondissement. Une autre plaque est apposée où elle habitait, 1 rue Monticelli, 14^e arrondissement.

11. Guy Basseau

Plaque apposée le 25 octobre 2007, là où il perdit la vie au combat, au 52 boulevard Saint-Germain, 5^e arrondissement.



12. Robert Desnos

Plaque apposée là où il vécut de 1934 à 1944, au 9, rue Mazarine, Paris, 6^e arrondissement. Une autre plaque apposée le 16 février 2006 où il naquit, au 32 boulevard Richard Lenoir, 11^e arrondissement.

13. Jean-Claude Diamant-Berger

Plaque apposée le 22 octobre 2007 au 288 rue Saint-Jacques, Paris, 5^e arrondissement. Son nom est également gravé à la section des « Écrivains morts au champ d'honneur pendant la guerre 1939-1945 » au Panthéon.

14. Gabriel Péri

Plaque apposée le 30 juin 2005 là il fut arrêté par la police française, 5 place de la Porte-de-Champerret, 17^e arrondissement. Son nom est également gravé à la section des « Écrivains morts pour la France pendant la guerre 1939-1945 » au Panthéon.

15. Robert Fouré

Plaque apposée le 29 avril 2005 où il demeurait, 128 rue de Rennes, 6^e arrondissement.

16. Yves Lamy, Louis Balcaen, Jacques Jouniaux, Robert Roussarie

Plaque apposée dans les années 1950 au pont de Tolbiac, non loin d'où les 4 aviateurs périrent dans le crash de leur bombardier, 13^e arrondissement. Dégradée par le temps, elle est renouvelée le 3 octobre 2006.

17. Charles-Marie Démoulin

Plaque apposée avant 1984, où se situait le commissariat de la Villette, 227 avenue Jean-Jaurès, 19^e arrondissement. Cette plaque a aujourd'hui disparu. Son nom figure, avec d'autres fusillés, sur la plaque apposée où ils furent exécutés, dans le fossé est du Château de Vincennes, au pied de la tour du Diable.

18. Roger Caillou

Plaque apposée le 20 octobre 2011 sur la façade de l'école élémentaire Anatole-France, en présence des élèves du CM1, 3 place Anatole-France, au Pré-Saint-Gervais, Seine-Saint-Denis.

19. Michel Varin de la Brunelière

Plaque apposée le 15 mars 1991, sur le mur de la descente sur berge du quai d'Orsay, face à l'Assemblée nationale, 7^e arrondissement. Cette plaque a aujourd'hui disparu.

- Éric Alary, Bénédicte Vergez-Chaignon, *Dictionnaire de la France sous l'Occupation*, Larousse, 2011
- Amicale de Ravensbrück et Association des anciennes déportées et internées de la Résistance (ADIR), *Les Françaises à Ravensbrück*, Gallimard 1965
- Robert Aron, *Histoire de la libération de la France, juin 1944-mai 1945*, 1959, rééd. Le Livre de Poche, 1967
- Olivier Barrota, Raymond Chirat, *La vie culturelle dans la France occupée*, Gallimard découvertes, 2009
- Pierre Berger, *Robert Desnos*, Pierre Seghers Éditeur, 1949
- Daniel Bergez, *Les textes essentiels de la littérature française du XX^e siècle*, coll. Joker, Bordas, 1991
- Erwan Bergot, *Les Cadets de la France Libre*, Presses de la Cité, 1978
- Jean-Marc Berlière, *Policiers français sous l'Occupation*, Perrin, 2001
- André Bessière, *Destination Auschwitz avec Robert Desnos*, L'Harmattan, 2003
- Julien Blanc, *Au commencement de la Résistance. 1940-1941*, Le Seuil, coll. Marie Olender, oct. 2010
- Roger Bourderon, « Gabriel Péri clandestin », in *Cahiers d'histoire de l'Institut de recherches marxistes*, n° 4, 1981
- Roger Bourderon, *Rol-Tanguy*, Tallandier, 2004
- Roger Bourderon, *Un oublié de la Résistance, le colonel Robert Fouré, déporté, mort à Dora*, Le Patriote Résistant, 2005
- Jean-Denis Bredin, *Pierre-Isaac Mendès France, levez-vous !*, Fayard, 2002
- Albert Camus, *Carnets II. Janvier 1942-mars 1951*, Gallimard, 1964
- Odette Christienne, Frédéric Plancard, Emmanuel Ranvoisy, *Le Régiment des sapeurs-pompiers de Paris, 1938-1944*, tome 1 et 2, Mairie de Paris, 2009-2011
- Collectif, *Empreintes - Poèmes et dessins des prisons et des camps de concentration nazis*, FNDIRP, 1990
- Collectif, *France Bloch, Frédo Sérazin. Un couple en Résistance*, DVD du CRDP de Poitou-Charentes, 2009
- Collectif (préface de Jorge Semprún), *Paroles de déportés*, FNDIRP - Éditions de l'Atelier, 2001
- Marie-André Corcuff, Christine Lévisse-Touzé, Jean-Louis Goglin (dir.), *Paris insurgé, Paris libéré*, catalogue de l'exposition du 60^e anniversaire de la libération de Paris (26 juin-31 octobre 2004), Mairie de Paris-Paris Musées, 2006
- Jacques Delarue, *Les cellules de la Gestapo de Paris. 1942-1944*, Édition du Ministère de l'Intérieur et de l'Outre-mer, DICOM, 2011
- Charlotte Delbo, *Une connaissance inutile*, Éditions de Minuit, 1970
- Charlotte Delbo, *Le convoi du 24 janvier 1943*, Éditions de Minuit, 1965, 1978, 1995
- Dominique Desanti, *Robert Desnos, Roman d'une vie*, Mercure de France, 1999
- Claude Ducreux, *Mes années vertes, 1943-1945*, AERI, 2010
- Marie-Claire Dumas, *Robert Desnos, Œuvres*, Quarto Gallimard, 1999
- Anne Egger, *Robert Desnos*, Fayard, 2007
- Robert Endewelet, René Le Provost (dir.)-ANACR, *La Résistance dans le 19^e arrondissement de Paris*, Le Temps des Cerises, 2005
- Roger Faligot, *La Rose et l'Edelweiss*, La Découverte/Poche, 2009
- Bernard Fillaire, *Jusqu'au bout de la Résistance*, Stock (FNDIR - UNADIF), 1997
- Alain Finkielkraut, *L'Ingratitude, conversation avec Antoine Robitaille*, Gallimard, 2000
- Alain Finkielkraut, *Nous autres, modernes*, Ellipses, 2005
- Ania Francos, *Il était des femmes dans la Résistance*, Stock, 1978
- Jean Galtier-Boissière, *Mon Journal pendant l'Occupation*, La Jeune Parque, 1944
- Jean Gavard, *Une jeunesse confisquée, 1940-1945*, L'Harmattan, coll. Mémoires du XX^e siècle, 2007
- Guy Krivopissko, Christine Lévisse-Touzé, Vladimir Trouplin, *Dans l'honneur et par la victoire. Les femmes Compagnon de la Libération*, actes du colloque du 8 mars 2005, Tallandier, 2008
- Claudine Lassner, *Poète oublié, ami inconnu, Jean-Claude Diamant-Berger, 1920-1944*, Glyphe et Biotem éditions, 2004
- François Marcot (dir. avec Bruno Leroux et Christine Lévisse-Touzé), *Dictionnaire historique de la Résistance*, Robert Laffont, 2006
- Jacques Maritain, *À travers le désastre*, Éditions de la Maison Française, New York, 1941
- Jean Massin (dir.), *Œuvres complètes de Victor Hugo*, Club Français du Livre, 1969
- Pierre Mendès France, *Liberté, liberté chérie (1940-1942) suivi de Roissy-en-France, récit d'un vol du groupe Lorraine, 3 octobre 1943*, Fayard, 1977
- Pierre Mendès France, *Œuvres complètes, tome 1 : S'engager 1922-1943*, Gallimard, 1984
- Henri Michel, *La Guerre de l'ombre*, Éditions du Cercle du Nouveau Livre d'histoire, 1970
- Dominique Missika, *Berty Albrecht*, Perrin, 2005
- Robert Montdargent, *Gabriel Péri, la double loyauté*, Le Temps des Cerises, 2001
- Henri Noguères, *Histoire de la résistance en France de 1940 à 1945*, tome 4, Robert Laffont, 1967-1981
- Jacques Péquériau, *Simone Michel-Lévy. Héroïne et martyre de la Résistance PTT, Compagnon de la Libération*, Éditions Cêtre, 2007
- Henri Pouzol, *La Poésie concentrationnaire, visage de l'homme dans les camps hitlériens, 1940-1945*, Seghers, coll. « P.S. », 1975
- Henri Pouzol, *Ces voix toujours présentes. Anthologie de la poésie européenne concentrationnaire*, Presses universitaires de Reims, 1995
- Revue *Europe*, « La Poésie et la Résistance », juil-août 1947, n° 543-544
- Revue *Icare*, « Le Groupe Lorraine », N° 44, SNPL, hiver 1967-1968
- Madeleine Riffaud, *Elle s'appelait Rainer*, Julliard, 1994
- Bernard Roussel, « Synopsis d'une histoire de la Résistance au lycée Henri-IV », in *L'Émoi de l'Histoire*, n° 17, Bulletin de l'Association historique des élèves, 1996
- Luc Rudolph (dir.), *Au cœur de la Préfecture de Police : de la Résistance à la Libération*, Service de la mémoire et des affaires culturelles, Préfecture de Police de Paris, 2009-2011
- Pierre Seghers, *La Résistance et ses poètes*, Seghers, 1947, rééd. 2004
- Laurence Thibault (dir.), *Imprimeurs et éditeurs dans la Résistance*, coll. Cahiers de la Résistance, AERI-La documentation Française, 2010
- Laurence Thibault (dir.), *Les femmes et la Résistance*, AERI-La Documentation Française, 2006
- Vladimir Trouplin, *Dictionnaire des Compagnons de la Libération*, Elytis, 2010

L'AUTEUR

Odette CHRISTIENNE

Proviseur honoraire - lycée classique et moderne, Ivry-Vitry ; lycée Hoche, Versailles ; lycée Henri-IV, Paris
Adjointe au Maire de Paris en charge de la mémoire de Paris, du monde combattant, des archives (2001-2008) ;
Conseillère de Paris, déléguée du Maire de Paris, Correspondant défense depuis 2008

REMERCIEMENTS

■ Mairie de Paris

Olivier Battistelli

Responsable de la Cellule discours, Délégation générale à l'événementiel et au protocole - pour avoir mis à la disposition de l'auteur le fonds de ses travaux sur nombre des résistants présentés dans l'ouvrage et son précieux concours.

Carole Rouaud, directrice de cabinet - en particulier pour sa contribution à l'iconographie de l'ouvrage

Thomas Lefèvre, chargé de communication, DICOM

■ Musée du général Leclerc de Hauteclocque et de la Libération de Paris - Musée Jean-Moulin

Christine Lévisse-Touzé, directrice ; Muriel Leclerc, centre de documentation

■ Musée de la Résistance nationale de Champigny

Guy Krivopissko, conservateur ; Céline Heytens, Xavier Aumage, Charles Riondet, conservation et archives

■ Musée de l'Ordre de la Libération

Vladimir Trouplin, conservateur ; Béatrice Parrain, documentaliste

■ Mémorial de la Shoah

Cécile Fontaine, Lior Smadja, Caroline Didi, documentalistes

■ Mémorial de Caen

Stéphane Simonnet, directeur scientifique ; Marie-Claude Berthelot, responsable des archives imprimées

■ Fondation Charles de Gaulle

Michel Metallo, responsable Internet

■ Bibliothèque littéraire Jacques Doucet

Marie-Dominique Nobécourt Mutarelli, conservateur en chef ; Fatima El Hourd, documentaliste

■ Ministère de la Défense

- Service historique de la Défense (SHD) :

Adjudant-chef Hory, bureau résistance

Agnès Beylot, directrice du département SHA ; Jean-Yves Laurent, directeur photothèque,

Stéphane Bréard, archiviste

- Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense (ECPAD) :

Albane Brunel, conservatrice ; Nicolas Féraud, documentaliste fonds allemand

■ Ministère de l'Intérieur

- Délégation à l'information et à la communication :

Michèle Eche, chargée de mission « Geôles des résistants » ; Marie-Caroline Dumand, Solange Gessat,

unité réseaux des communicants

■ Préfecture de Police de Paris

- Service de la mémoire et des affaires culturelles :

Jean-Marc Gentil, conseiller du Préfet de Police, chef de service ; Françoise Gicquel, adjointe au chef de service ;

Malik Ben Miloud, chef de la section des archives audiovisuelles

■ Archives départementales de la Seine-Saint-Denis

Pascal Carreau, responsable du secteur des archives privées ; Pierre Boichu, documentaliste

■ Agence Roger-Viollet

Pauline Chatelain, Marion Perceval, documentalistes

■ CRDP de Poitiers

Stéphane Fradin, responsable de la division commerciale

■ Site Internet : <http://www.plaques-commemoratives.org/>

Gilles Primout, François Tanniou, responsables du site

■ Luc Rudolph, directeur honoraire des services actifs de la Police nationale

■ Et toutes les associations et ayants droit qui ont fourni ouvrages et documents



© DR/Henri Biais

Affiche réalisée en 1944 par Henri Biais pour le gouvernement provisoire de la République française (GPRF)

*Les événements s'écoulent, les yeux qui les ont vus se ferment ;
les traditions s'éteignent avec les ans, comme un feu qu'on n'a point
recueilli ; et qui pourrait ensuite pénétrer le secret des siècles ?*

Victor Hugo

Citation de Victor Hugo tirée de son roman *Han d'Islande*, écrit à 16 ans (Folio Classique, Gallimard, 1981).

TOUTE L'INFO
au 3975* et
sur **PARIS.FR**

*Prix d'un appel local à partir d'un poste fixe sauf tarif propre à votre opérateur